

**DES SOCIÉTÉS SANS ÉTAT
À LA NAISSANCE
DE L'ÉTAT**

TABLE DES MATIÈRES

Des traces de sociétés sans État aux quatre coins de la planète	page 3
Un gouvernement constitué par l'ensemble de la population :	
Les M'buti du Congo	page 4
Un mode de gouvernement qui peut s'étendre sans perdre de sa démocratie :	
Les Iroquois d'Amérique du Nord	page 5
Toutes les décisions importantes peuvent être prises à l'unanimité :	
Les Comanches en Amérique du Nord	page 7
Comment se donner une direction nécessaire sans en faire un pouvoir :	
Les Nambikwaras du Brésil	page 7
Des règles de partage qui assurent la subsistance sans besoin de propriété :	
Les Youghakir de Sibérie	page 9
Un mode de gouvernement lié au degré de développement de l'économie	page 10
La véritable liberté de travailler :	
Les Kung d'Afrique du Sud	page 11
Beaucoup d'idées fausses qui s'expliquent par l'influence de notre État :	
Les "Peaux-Rouges" d'Amérique du Nord	page 12
Des mœurs douces dans une vie dure :	
Les Tasaday d'Indonésie	page 13
Le premier pas de la révolution néolithique : l'invention de l'agriculture	
Syrie – 8000 avant JC	page 16
Le deuxième pas de la révolution néolithique : l'invention de l'élevage	
Moyen-Orient – 6500 avant JC	page 17
La civilisation néolithique : des villes sans État :	
Irak, Syrie, Palestine - 8000 avant JC à 4000 avant JC	page 18
Des préjugés encore bien présents	page 19
La première trace d'un État autour du pouvoir religieux :	
La ville d'Uruk, au pays de Sumer (Irak) 4000 avant JC	page 20
Premier changement de pouvoir, autour du pouvoir militaire	
la proclamation du roi à Sumer – 3000 avant JC	page 21
En 3000 ans, l'État envahit le monde	page 22
La confrontation de pasteurs et de paysans crée un servage :	
L'exemple de l'Inde	page 23
La guerre permet l'invention de l'esclavage	page 24
La guerre fragmente la société de l'intérieur :	
L'exemple d'Israël	page 25
La naissance de l'État : une transformation brusque et violente :	
L'exemple de la Gaule	page 26
Des traces de révoltes contre l'instauration de l'État	page 27
Le rôle progressif de l'État	page 28
Mais en même temps, l'État devient aussi un parasite :	
L'exemple de l'Égypte	page 29
Les conditions générales de l'apparition de l'exploitation	
de l'homme par l'homme et de l'État	page 30
Un fonctionnement désormais chaotique et contradictoire de la société	page 31
Marx et Engels étudient particulièrement le problème de l'État	page 32
L'explication matérialiste de l'évolution de la société	page 32
Un mode de gouvernement à inventer	page 34
Bibliographie	page 36

DES TRACES DE SOCIÉTÉS SANS ÉTAT AUX QUATRE COINS DE LA PLANÈTE

Il reste sur la planète quelques groupes humains qui vivent avec une organisation sociale très différente de la nôtre. Dans ces sociétés, il n'y a pas un gouvernement séparé du reste de la population, il n'y a pas de force organisée militairement à usage interne comme une police ou une gendarmerie, il n'y a pas de lieux de détention comme les prisons.

Ces sociétés sont rarement évoquées, et sont donc peu connues. C'est que le capitalisme, partout où il a trouvé moyen de faire du profit, n'en a rien laissé subsister là où il est passé. Soit il les a purement et simplement détruites, comme cela a été largement le cas des Indiens d'Amérique du Nord. Soit il les a repoussées dans les coins les plus reculés, n'en laissant subsister que de petits groupes, sur des territoires inhospitaliers.

"L'idée selon laquelle les Bochimans et les Australiens sont les habitants de déserts, du Kalahari pour les premiers et du centre et de l'ouest de l'Australie pour les seconds, ne correspond qu'à une réalité récente : la colonisation a refoulé, assimilé ou massacré ceux qui vivaient dans les régions les plus riches". C'est Alain Testart, chercheur en anthropologie qui l'écrit dans la revue "Pour la Science" (N° 16, 1978)

Si on les représente sur une carte du monde, on s'aperçoit que ces sociétés marquent, à leur manière, toute la planète. Des régions entières ne connaissent qu'elles : dans la pointe sud de l'Afrique, avec les Bochimans ; des régions immenses en Australie, ce sont les Aborigènes ; la Sibérie à l'ouest et au sud-Est ; la pointe sud également du continent sud-américain. Enfin et surtout la presque totalité du continent nord-américain, où là aussi, au nord-est du Mexique, aux États-Unis, au Canada, et plus haut dans toute la zone arctique, d'immenses territoires leur sont abandonnés exclusivement. (Carte N°1)

Et on peut ensuite ajouter d'autres points où de telles sociétés en côtoient d'autres, plus proches des nôtres, des agriculteurs ou des éleveurs : il y a notamment les Pygmées en Afrique équatoriale, les Tasaday en Indonésie, les Guyaki au Brésil, les Youghakir au nord de la Sibérie. Il n'y a qu'en Europe où il n'y en a plus aucune trace.

Les scientifiques appellent ces sociétés des chasseurs-cueilleurs, c'est-à-dire des sociétés qui prennent telles qu'elles les ressources qui existent dans la nature, au moyen seulement de la chasse, la cueillette ou la pêche. Ils ne produisent rien de plus, ni en quantité, ni en qualité.

UN GOUVERNEMENT CONSTITUE PAR L'ENSEMBLE
DE LA POPULATION
L'exemple des M'buti du Congo

Que l'on n'observe pas la présence d'un gouvernement distinct dans ces sociétés ne veut pas dire que ces peuples ne se gouvernent pas. Il y a bien au contraire tout un mode de fonctionnement extrêmement organisé et précis.

Prenons l'exemple des M'buti. Ce sont des pygmées qui vivent dans la forêt de l'Ituri au Congo, et qu'a observés M. Turnbull (Jacques Maquet. "Les civilisations noires"). Les M'buti sont des chasseurs à l'arc qui vivent dans des camps et changent de lieu à chaque fois que les réserves de gibier ou de cueillette commencent à s'épuiser. Aucune partie de la population n'y a la fonction exclusive de gouverner les autres, ou d'imposer des sanctions. Quand les M'buti doivent prendre une décision, tout le camp, hommes et femmes se réunit et décide ensemble de la meilleure attitude à adopter.

Voici un exemple qui montre comment une infraction aux règles sociales peut se résoudre. Cephu, un vieux chasseur, n'a pas un caractère très coopératif. Il fait souvent bande à part. C'est un comportement probablement désagréable mais qui est toléré par le groupe. Mais un jour, ce caractère "individualiste" de Cephu le conduit à vouloir biaiser avec les règles de la chasse collective. Il met ses propres filets en avant de ceux des autres chasseurs afin de prendre le premier les animaux en fuite. Or les règles de chasse garantissent à chacun d'avoir sa part de nourriture. Cephu, de simple individu capricieux, devient là un danger pour le camp. La décision à prendre est donc grave.

"Tout le monde se réunit et on appela Cephu. Lorsqu'il arriva, chacun était occupé à s'installer et, de manière très délibérée, on fit semblant de ne pas le remarquer. Il s'avança vers un jeune homme qui était assis sur un siège. Comme Cephu était beaucoup plus âgé, le siège aurait été offert immédiatement en temps normal. Il n'osa pas le demander au jeune chasseur qui restait assis d'une manière ostensiblement nonchalante. Cephu se dirigea vers un autre siège où Amabosu était assis. Comme celui-ci l'ignorait, il le secoua. Il lui fut répondu que les animaux s'assoient par terre. C'en était trop pour Cephu qui commença une longue tirade où il rappelait qu'il était l'un des plus anciens chasseurs du groupe et qu'on ne pouvait le traiter comme un animal. Masisi, un parent de Cephu, intervint et Amabosu céda son siège à Cephu. Manyalibo se leva alors et exprima tous les griefs auxquels le comportement de Cephu avait donné lieu pendant ce dernier camp. Il en vint finalement à l'incident de la journée, à la viande volée. Ce manquement à la solidarité suscita des manifestations de colère de tout le monde et Cephu se mit à pleurer. Il essaya faiblement d'expliquer qu'il avait perdu le contact avec les autres et que c'est ainsi que son filet s'était trouvé en avant de la ligne. Sachant que personne ne le croyait, il ajouta qu'en tous cas, il méritait une meilleure place dans la ligne des filets. Après tout, n'était-il pas un homme important, le chef de sa propre bande ?

Un chasseur lui répondit qu'il n'était pas nécessaire de prolonger la discussion : puisqu'il était un chef, il était un paysan, car les M'buti n'ont jamais de chefs ; puisqu'il avait sa propre bande, qu'il s'en aille ailleurs et y soit chef... Cephu comprit qu'il était battu et humilié. Sa bande de trois ou quatre familles, seule, était trop petite pour constituer une unité de chasse efficace. Il s'excusa, répétant qu'il ne savait vraiment pas qu'il avait mis ses filets en avant des autres et qu'en tous cas, il rendrait toute la viande. Cela mit fin à la discussion.

Accompagné par la plupart des chasseurs, il retourna à sa hutte, un peu éloignée des autres, et dit à sa femme de donner toute la viande. Tout fut aussitôt pris. Même le récipient qui

cuisait fut vidé. Il protesta, mais tout le monde se moqua de lui. Il cria qu'il allait mourir de faim, mais on ne fit que rire davantage. Le soir, lorsque Masisi eut fini son repas, il prit un pot plein de viande cuite par sa femme et discrètement s'éloigna dans l'ombre dans la direction de la hutte de son parent Cephu. Plus tard, dans la nuit, alors que les chasseurs chantaient le molimo, Cephu était parmi eux."

Et Jacques Maquet conclut : "L'ostracisme dont a été menacé Cephu est une sanction extrêmement grave, car le chasseur ostracisé ne pouvant subsister seul longtemps, doit se faire admettre rapidement dans une autre bande. Or, quelle bande recevra volontiers un élément tellement associatif qu'il s'est fait expulser de son groupe ?".

Et il ajoute : "Il existe d'autres formes de pression sociale : le mépris et le ridicule. Elles peuvent sembler inefficaces à qui vit dans une société où tout le monde ne se connaît pas personnellement et où on ne vit pas de façon permanente en contact les uns avec les autres (...) Dans ces conditions, être mis en quarantaine ou être sans cesse l'objet de quolibets rend très vite la vie intenable. C'est pourquoi les pressions du groupe, quoique diffuses, sont des sanctions très efficaces.

Elles sont aussi modérées et dépourvues de brutalité parce qu'elles supposent l'accord unanime du groupe. Car si quelqu'un estime la sanction trop sévère et ne participe pas pleinement à l'attitude commune de réprobation, la sanction perd immédiatement de sa vigueur et de son efficacité. Il faut que le groupe entier approuve pleinement l'attitude collective. On se rangera donc plutôt sur les avis plus modérés que sur les plus sévères."

On assiste donc à un gouvernement qui est tout simplement composé de l'ensemble de la société : c'est la totalité du groupe qui se réunit, et qui adopte une attitude définie en commun pour résoudre son problème. Ensuite, il n'y a pas de sanction au sens où nous les connaissons dans notre civilisation. Pas de tribunaux, pas de policiers, pas de prisons, pas non plus de sanctions pécuniaires. En quelques heures, l'homme qui a été jugé retrouve sa place entière dans le groupe.

On aurait tort de croire pour autant que ce qui s'est passé n'est qu'une comédie. C'est un fait grave qui s'est produit, et la tribu toute entière aurait très certainement abandonné Cephu à son sort s'il avait persisté dans son comportement.

On a noté au passage que les M'buti connaissent tout à fait l'existence d'autres modes de société. Ils savent qu'il existe des chefs ailleurs. Et dans leur bouche le terme de "paysan" est presque une insulte parce qu'ils ont des chefs. Celui qui remet à sa place lui a dit : "Puisque tu es un chef, tu es un paysan".

UN MODE DE GOUVERNEMENT QUI PEUT S'ETENDRE
SANS RIEN PERDRE DE SON ENTIERE DEMOCRATIE
L'exemple des Iroquois d'Amérique du Nord

Evidemment, on peut penser que ce fonctionnement ne peut être valable que pour des groupes très restreints. Ce n'est pas vrai, car ce n'est pas une question de taille.

En Amérique du Nord, avant la conquête par les Européens, les Indiens iroquois vivaient

eux aussi sans Etat. Leur organisation sociale paraît bien plus compliquée que celle des M'buti, ne serait-ce que par le nombre d'hommes que comportaient les tribus, 2 000 en moyenne selon les travaux d'un scientifique du 19^{ème} siècle, Morgan. (Cité par Engels dans l'Origine de la famille de la propriété et de l'Etat. p99). Morgan a étudié l'une de ces tribus, les Sénécas. Il a découvert qu'elle est constituée en fait d'organismes de base. Ces organismes de base sont du même type que ceux déjà connus en Europe, chez les Romains ou les Grecs primitifs. Morgan leur a donc donné le même nom de "gens". Plusieurs gens forment une phratrie. Et les phratries elles-mêmes forment la tribu. Enfin, les tribus peuvent former une confédération.

A chaque niveau, il existe un mode de gouvernement, pour la gens, pour la phratrie, et pour la tribu, mais il n'y a à aucun niveau d'organisation séparée de la population, de gouvernement professionnel.

Quand elle doit prendre une décision, la gens se réunit en Conseil : c'est l'assemblée de tous les membres, hommes et femmes, et tous ont droit de décision. Le conseil décide pour ce qui est de faire rentrer un étranger dans le groupe ; de régler les conflits entre les membres du groupe ou entre les groupes. Il élit aussi un sachem et un chef militaire. Le Sachem est une sorte de chef mais un chef dont l'autorité, rapporte Morgan, est toute paternelle, purement morale et sans pouvoir de coercition. Le chef militaire, de même, ne donne d'ordres que dans les expéditions guerrières. A chaque instant les indiens peuvent révoquer ces chefs qui redeviennent alors simples membres de la gens. Les membres de la gens se doivent mutuellement aide, protection et en particulier assistance pour venger une injure faite par des étrangers. Chaque individu s'en remet, pour sa sécurité personnelle, à la protection de la gens, et il peut le faire. Celui qui l'offense offense la gens toute entière.

Il y a huit gens chez les Sénécas. Le choix d'un sachem d'une gens doit être ratifié par les sept autres lors d'un Conseil commun. Le conseil de tribu s'occupe des affaires communes à la tribu. Il est composé de tous les sachems et de tous les chefs militaires des différentes gens. Il délibère publiquement. et les autres membres de la tribu ont alors le droit de faire entendre leur opinion. Enfin, la décision finale doit être prise à l'unanimité.

"Quelle admirable constitution que cette organisation gentilice", conclut Engels des observations de Morgan : "Sans soldats, sans gendarmes ni policiers, sans noblesse sans rois ni gouverneurs, sans préfets ni juges ni prisons, sans procès, tout va son train régulier. Toutes les querelles et toutes les disputes sont tranchées par la collectivité de ceux que cela concerne, gens ou tribu, ou les différentes gentes entre elles. (...) Bien que les affaires communes soient en nombre beaucoup plus grand que de nos jours, - l'économie domestique est commune et communiste dans une série de famille (...) - on n'a quand même nul besoin de notre appareil administratif vaste et compliqué. Les intéressés décident et la plupart du temps un usage séculaire a tout réglé préalablement. Il ne peut y avoir de pauvres et de nécessiteux - l'économie domestique communiste et la gens connaissent leurs obligations envers les vieillards, les malades et les invalides de guerre. Tous sont égaux et libre, y compris les femmes. Il n'y a pas encore place pour des esclaves, pas plus qu'en général pour l'asservissement de tribus étrangères."

TOUTES LES DECISIONS IMPORTANTES PEUVENT

ETRE PRISES A L'UNANIMITE
L'exemple des Comanches en Amérique du Nord

Michael Blake, l'auteur du roman dont a été tiré le film "Danse avec les loups" a étudié pendant une dizaine d'années la vie des Indiens comanches au moment de la conquête de l'Ouest américain. Son roman, bâti à partir de ces études, tente de reconstituer quelques épisodes de la vie quotidienne de cette tribu.

Dans son histoire, la tribu est confrontée à un problème nouveau pour elle avec l'arrivée à proximité de son campement d'un homme blanc envers qui il faut décider d'une attitude. A deux reprises, le conseil présidé par un certain Dix ours qui semble jouer le rôle de sachem dans ce groupe d'Indiens Comanches, se réunit ; chacun y expose longuement son point de vue mais aucun accord n'est trouvé, aucune position n'arrive à emporter l'adhésion unanime du conseil. Michael Blake écrit qu'une telle issue aux réunions du conseil n'a rien "d'extraordinaire."

Chez les Comanches, le gouvernement n'est en outre pas obligé de décider tant qu'une position commune n'est pas trouvée ; il n'a pas à craindre que ce qui peut paraître une incapacité ou une irrésolution, lui revienne à la figure sous la forme d'une contestation extérieure, d'une décision concurrente. Expression de toute la communauté, le conseil laisse à celle-ci la liberté d'éprouver et de trouver une solution si certains le décident, et à la vie le temps de proposer elle-même les siennes.

Le conseil de la tribu n'est pas pour autant un gadget. Il est réellement un outil destiné à faciliter les décisions et son indécision, si elle n'est pas un enjeu de pouvoir, prive la communauté d'une certaine efficacité. Simplement, le conseil de la tribu n'est pas un pouvoir au-dessus de cette tribu.

Le mode de décision est donc bien différent de celui auxquels nos gouvernements nous ont habitués : loin de considérer la majorité comme suffisante pour imposer une décision, les peuples qu'on dit "primitifs" recherchent, d'un commun accord, une position acceptable par tous. Si cette coutume se retrouve aussi bien chez les M'buti d'Afrique noire que chez les Indiens d'Amérique, c'est que dans tous les cas, elle est pratiquement possible. Leur société ne sont pas séparées en groupes ayant des intérêts divergents.

Par contre, la société capitaliste est fondée sur une séparation totale de la société : les uns ne possédant qu'une partie du fruit de leur travail, les autres possédant le fruit du travail de milliers d'autres. Les intérêts sont là divergents, et sur un certain nombre de questions au moins liées à ce problème, il ne sera jamais possible de parvenir à une position commune.

COMMENT SE DONNER UNE DIRECTION NECESSAIRE,
SANS QU'ELLE SE TRANSFORME EN UN POUVOIR
L'exemple des Nambikwaras du Brésil

Il existe évidemment des situations où l'indécision peut représenter un danger grave, où l'urgence de l'action ne permet pas aux conseils, aux assemblées de se réunir et de discuter pendant des heures.

Ainsi l'on trouve parfois un chef suprême dans la tribu des Sénécas. Il s'agit souvent d'un des sachems qui doit prendre des mesures provisoires jusqu'au moment où le conseil peut

se réunir et statuer définitivement. Le chef suprême n'est donc investi que pour la durée de l'action à mener et même ses décisions, n'ayant pas été unanimement adoptées par le conseil, sont provisoires, n'obligent que le temps de cette action. Pour un temps seulement donc, et avec, on le voit, bien des précautions, le fonctionnement habituel de la communauté, le gouvernement par tous, est mis entre parenthèses.

Claude Lévy-Strauss, ethnologue français, a rencontré au cours d'une expédition dans la forêt amazonienne des bandes d'Indiens, les Nambikwaras. Ces Indiens vivent aussi principalement de chasse et de cueillette, de façon nomade à la saison sèche, dans des campements à la saison des pluies, avec de petites cultures. Lorsque la bande doit affronter la période de vie nomade, plus risquée et dangereuse, elle investit l'un des siens des pouvoirs de chef : celui-ci devient responsable de la direction de sa bande. "C'est lui qui organise le départ pour la vie errante, choisit les itinéraires, fixe les étapes et la durée des stations. Il décide des expéditions de chasse, de pêche, de collecte et de ramassage et il arrête la politique de la bande vis-à-vis des groupes voisins." ("Tristes Tropiques", p 276, éditions 10X18)

Chez les Nambikwaras, le chef peut être maintenu dans ses fonctions lors de la vie sédentaire. Mais, insiste Lévy-Strauss, "il ne trouve d'appui dans ses fonctions ni dans un pouvoir défini, ni dans une autorité publiquement reconnue. Le consentement est à l'origine de son pouvoir, et c'est aussi le consentement qui entretient sa légitimité. Une conduite répréhensible (du point de vue indigène s'entend) ou des manifestations de mauvaise volonté de la part d'un ou deux mécontents, peuvent compromettre le programme du chef et le bien-être de la petite communauté. Dans une pareille éventualité cependant, le chef ne dispose d'aucun pouvoir de coercition. Il ne peut se débarrasser des éléments indésirables que dans la mesure où il est capable de faire partager son opinion par tous." (p 277)

Le chef est révocable. "S'il est trop exigeant, s'il revendique pour lui trop de femmes ou s'il est incapable de donner une solution satisfaisante au problème du ravitaillement en période de disette, le mécontentement surgira. Des individus ou des familles entières se sépareront du groupe et iront rejoindre une autre bande à la réputation meilleure (...). Un jour viendra où le chef se trouvera à la tête d'un groupe trop réduit pour faire face aux difficultés (...) dans ce cas, il n'aura pas d'autre recours que d'abandonner son commandement et de se rallier, avec ses derniers compagnons, à une faction plus heureuse". On voit donc que la structure sociale nambikwara est dans un état fluide, remarque Lévy-Strauss. "La bande se forme et se désorganise, elle s'accroît et disparaît. Dans l'intervalle de quelques mois sa composition, ses effectifs et sa distribution deviennent méconnaissables."

Quand on pose la question à un chef nambikwara de dire quels sont ses privilèges, celui-ci répond : celui d'être le premier à la guerre. La situation du chef nambikwara est à ce point éloignée d'une situation privilégiée que leur renouvellement est loin d'être l'objet d'une bataille acharnée entre prétendants ! "Il n'est pas rare que l'offre du pouvoir se heurte à un refus véhément : je ne veux pas être chef. En ce cas il faut procéder à un autre choix. En effet le pouvoir ne semble pas faire l'objet d'une ardente compétition et les chefs que j'ai connus", rapporte l'ethnologue, "se plaignaient plus volontiers de leurs lourdes charges qu'ils n'en tirent un sujet d'orgueil".

Dans les sociétés primitives, il semble donc que l'on ne rencontre jamais de chef ou de groupe d'hommes se voyant déléguer de façon permanente le pouvoir de décider pour les autres. Là où il y a parfois une autorité, ce n'est que provisoire, comme réponse à une situation précise et limitée, et les chefs sont alors eux aussi provisoires. Et là où nous rencontrons une fonction de chef instituée en permanence, ce sont les personnes qu'on voit changer fréquemment.

Ainsi, le mode de gouvernement n'échappe jamais à l'ensemble de la population concernée. Et il ne peut pas lui échapper. Même s'il s'était trouvé un individu tel que notre monde actuel en fabrique par milliers, assoiffé de pouvoir, il ne lui serait pas possible de contraindre les autres à une loi quelconque. Parce qu'il n'existe tout simplement aucun instrument de contrainte. Dans un tel monde, même un Mussolini ou un Hitler seraient paralysés et rendus ridicules simplement par la risée collective.

Bien sûr, on pourrait imaginer qu'un groupe de guerriers par exemple décide de s'emparer du pouvoir, et se mette à utiliser leurs armes pour vouloir exercer une contrainte sur le reste du groupe. Mais on n'a pas d'observation de ce genre de tentative. Et cela se comprend. Quel pourrait être l'intérêt pour un tel groupe de prétendre s'octroyer l'exercice du pouvoir ? Les techniques de chasse nécessitent de toute façon la collaboration de tous. Il n'est donc pas question de pouvoir se soustraire au travail, car c'est le travail lui-même qui ne peut plus être fait.

Nous n'affirmons pas que de telles tentatives n'ont jamais existé. Mais si elles ont existé, elles n'ont pu que se solder par la fin du groupe lui-même, d'une manière ou d'une autre. Et les apprentis-chefs n'ont dû avoir comme solution que de reconstituer ailleurs une société égalitaire, comme celle contre laquelle ils avaient tenté d'agir. Parce que l'économie de ce type de société ne peut pas survivre à une cassure du groupe. Elle est basée sur sa cohésion.

DES REGLES DE PARTAGE QUI ASSURENT LA SUBSISTANCE SANS BESOIN DE PROPRIETE L'exemple des Youghakir de Sibérie

Dans toutes les sociétés que nous venons de voir, existent des règles extrêmement élaborées pour décider du partage des produits de la chasse et de la cueillette.

Jacques Maquet les décrit : "Le gibier est partagé d'une manière inégale mais générale entre les différentes familles du camp. Le partage s'effectuait chez certains Bochimans selon des règles fort précises : tel morceau était réservé à la femme du chasseur, tel autre au chef, tel autre encore aux proches parents du chasseur. Chez les Naron, étudiés par M. Isaac Schapera, la bête est dépouillée là où elle a été abattue et le foie est mangé par les chasseurs ; au campement a lieu le partage : la femme du chasseur qui a tué l'animal reçoit la graisse, l'arrière-train et les entrailles ; elle cuit cette part puis en fait bénéficier les autres femmes du camp. Le reste de la bête est exposé sous l'arbre central du camp ; le chasseur reçoit les côtes et une des épaules et il les prépare sur son feu personnel ou sur le feu des hommes selon des règles très précises ; il les consomme en compagnie des autres chasseurs avec qui il a l'habitude de chasser. Le chef de chasse reçoit une bande de deux doigts prélevée sur chaque membre et qu'il ne peut consommer que seul." Et Jacques Maquet résume : "Les règles de partage varient dans les différents groupes de chasseurs, mais ce qui importe, c'est que tous les membres du groupe bénéficient en principe de la prise de chacun. Dans les incertitudes de la vie et de la chasse, c'est une importante sécurité."

Alain Testart fait la même observation. "Dans sa forme la plus éloquente, explique-t-il, le chasseur n'a aucun droit particulier sur le produit de sa chasse. Ainsi les Youghakir de Sibérie disent : "Le chasseur tue le gibier, les autres se l'approprient". Le gibier est partagé sous la direction d'un ancien entre les différentes familles du groupe, dont celle du chasseur. Une forme similaire de partage se retrouve chez les Guyaki d'Amérique du Sud et en Australie, ce qui

montre qu'il ne s'agit pas d'une coutume d'intérêt purement local. En exprimant que le chasseur n'a pas de droit particulier sur le produit de son travail, un dicton youghakir indique que c'est l'ensemble de la communauté et non pas l'individu qui est propriétaire, de droit, du produit du travail de chacun."

Dans notre société, toutes ces règles compliquées peuvent nous paraître étranges. Mais nous obéissons pourtant à des règles de répartition des richesses. Les salariés, les travailleurs, reçoivent grosso modo juste de quoi reproduire leur force de travail, et s'entretenir en tant qu'ouvrier pour un pays donné et une époque donnée. S'il y a quelque fois un peu d'argent mis de côté, c'est une quantité négligeable par rapport à ce qu'on reçoit, et l'essentiel est donc complètement consommé.

Par contre lorsqu'on est patron, la situation peut être totalement différente. Le patron reçoit, outre le fruit de son travail, une bonne partie du travail de ses ouvriers. Cela n'est pas très choquant, quoique déjà injuste quand il s'agit d'un petit patron qui n'emploie que quelques ouvriers. Mais pour les dirigeants des grands trusts qui emploient des travailleurs par dizaines de milliers, les grands patrons touchent des sommes astronomiques, fréquemment 100 000, 200 000, ou 500 000 francs par mois. Dans leur cas, la proportion est inversée : c'est une partie négligeable qui est consommée, même si on compte les yachts ou les résidences secondaires, et c'est une énorme proportion qui est capitalisée, qui devient une propriété.

Et c'est cette propriété qui, à son tour, permet aux propriétaires d'imposer aux autres, au point qu'on n'y fait presque même plus attention, une répartition à ce point inégale.

C'est pour ne pas laisser s'instaurer de droits de propriété, qui seraient une source de déchirement de la société, que les chasseurs du monde entier ont inventé leurs règles de répartition.

UN MODE DE GOUVERNEMENT LIE AU DEGRE DE DEVELOPPEMENT DE L'ECONOMIE

Fondamentalement, ce qui explique que ce type de société puisse exister durablement sans voir s'imposer un ou plusieurs hommes qui usent de la force et de la violence et réussissent à profiter durablement du travail des autres, c'est le fait que l'économie nécessite la coopération de tout le groupe humain. C'est même en fonction des nécessités de la chasse et du travail commun que se structure et se constitue la société. Les hommes ont trouvé un équilibre entre le nombre d'hommes nécessaires pour une chasse efficace, et le nombre d'hommes qui peuvent décider efficacement de manière démocratique.

Jaques Maquet explique à propos des chasseurs africains : "Selon qu'il s'agit de forêt tropicale, de savane boisée ou de désert, le nombre optimal de personnes pouvant efficacement chasser ensemble et vivre du produit de la chasse varie, mais dans chaque environnement, ce nombre est assez constant. Une ou deux familles restreintes, composées d'un chasseur, de sa ou de ses femmes et de ses enfants ne pourraient subsister isolément. Une maladie, un accident, une déficience d'un chasseur suffirait à mettre en péril le groupe. D'autre part, un nombre élevé de chasseurs exploiterait trop rapidement l'aire de chasse proche du camp. (...) Ainsi les conditions de la recherche de la subsistance établissent-elles les limites numériques que ne peut dépasser la bande de chasseurs sans perdre son efficacité."

Mais d'autres voient aussi dans le choix de ce nombre un lien avec le mode de gouvernement. Leakey et Lewin expliquent ainsi le choix des Kung de se regrouper par bandes de vingt-cinq personnes. "Pour organiser et exécuter les tâches indispensables à toute communauté vivant en économie mixte, huit personnes représentent un nombre idéal. Quiconque a déjà assisté, en tant que participant, aux interminables discussions de comités comprenant plus de huit membres ne le sait que trop bien. Un groupe de vingt cinq personnes, réunissant six familles est donc, vraisemblablement, proche de l'optimum pour une unité de coopération".

LA VERITABLE LIBERTE DE TRAVAILLER L'exemple des Kung d'Afrique du Sud

Il ne faut pas croire que parce qu'il n'y a pas encore de production à proprement parler, ces peuples sont asservis au travail et que le fait de ne posséder que des techniques de chasse et de cueillette, les oblige à passer le plus clair de leur temps à courir après la nourriture. Bien au contraire, tous les témoignages convergent pour donner comme temps moyen quotidien consacré au travail entre deux et quatre heures par jour.

Richard Lee a étudié de façon détaillée le peuple Kung. Ce sont des chasseurs qui vivent dans le nord-ouest du Kalahari, une région à moitié aride, en Afrique du Sud. "La chasse des Kung, écrivent Leakey et Lewin qui reprennent cette étude ("Les origines de l'homme") est tout sauf une occupation à plein temps. En moyenne, les hommes poursuivent le gibier deux jours et demi par semaine, et comme un jour "ouvrable" compte six heures, la chasse dure au total quinze heures par semaine, ce qui ne semble pas excessif." Et ils ajoutent : "En une tournée de cueillette, les femmes collectent généralement assez de nourriture pour alimenter leurs familles pendant trois jours, ce qui leur laisse le loisir de faire des visites, de se divertir et d'accomplir des travaux manuels. Il est rare qu'il y ait plus de trois jours de réserves de vivres au camp. Autrement dit, une alternance de travail et de détente préside aux destinées du camp tout au long de l'année".

De manière plus générale, l'anthropologue américain Marshall Sahlins (cité par Leakey et Lewin) tire comme conclusion de l'étude des peuples de chasseurs que la vie par le moyen de la chasse est la "société d'abondance d'autrefois". En tous cas, on sait de manière précise que les Kung vivent de la même façon depuis au moins 10 000 ans, et probablement plus. Bien qu'ils aient été repoussés par ce que nous nommons la civilisation, dix pour cent d'entre eux vivent aujourd'hui plus de soixante ans.

Alain Testart, dans l'article de "Pour la Science" consacré aux chasseurs-cueilleurs, revient sur leur état d'esprit. "Certains anthropologues d'antan, dit-il, ont pu s'étonner de cette absence de réserves et condamner l'imprévoyance ou l'insouciance qui semble caractériser le mode de vie chasseur-cueilleur. Mais pour les Yaghan de Terre de Feu, qui vivent de pêche et de chasse en mer, les réserves sont inutiles parce que la mer fournit des animaux avec générosité toute l'année.

De même, "le sol gelé des régions arctiques constitue pour les Esquimaux un vaste réfrigérateur naturel, d'autant plus utile que le risque de disette hivernale est important." A l'inverse, "dans les régions tropicales, en raison des variations saisonnières moins marquées et

de la prolifération de ressources végétales de toute nature, il n'est guère nécessaire de stocker".

Et Testart conclut lui aussi : "Des études quantitatives modernes sont venues réfuter la vieille idée selon laquelle les chasseurs-cueilleurs vivaient toujours au bord de la famine, perpétuellement en quête de leur pitance. Quatre à cinq heures de travail journalier suffisent aux Bochimans du désert du Kalahari ou aux Aborigènes de l'Australie pour assurer leur subsistance."

La notion même de travail n'est certainement pas la même que la nôtre. Du fait qu'il n'y a nulle contrainte, le travail est en fait très proche des loisirs. Comme l'écrit toujours Testart : "Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, il n'est pas certain que la distinction entre temps de travail et temps de loisir ait un sens : lorsque l'Aborigène australien confectionne un boomerang ou un propulseur, il ne se contente pas de créer un objet fonctionnel, il le sculpte selon des canons traditionnels, il l'orne de différents motifs picturaux. L'acte même du travail se confond avec une entreprise artistique. L'objectif de réduire la durée du travail pour dégager un temps de loisir distinct dans le moment et dans le lieu de sa réalisation ne prend certainement tout son sens que dans une société où le travailleur se voit imposer de l'extérieur le rythme, les horaires, le cadre et les formes de son travail, dont il ne contrôle de surcroît ni la matière première, ni le déroulement, ni le produit. Si nous renonçons à une conception héritée du taylorisme, il n'y a peut-être pas lieu de s'étonner que les hommes de l'âge de pierre aient pu inventer et adopter l'agriculture, quitte à augmenter un peu leur temps de travail."

En tous cas, aujourd'hui, ce n'est pas par ignorance de l'existence des autres techniques, de conservation, de transport, etc, que ces peuples ne changent pas de mode de vie. Ils ont à peu près tous connaissance de cette existence, comme on peut le voir notamment dans un film sud-africain plein d'humour : "Les dieux sont tombés sur la tête".

C'est simplement qu'il n'existe aucune raison susceptible de faire travailler les hommes au-delà du nécessaire. Et que tant qu'ils ne subissent pas une contrainte qui les y obligerait, ils préfèrent conserver leur mode de vie actuel.

Comme le dit un chasseur Déné du Canada : "Les Blancs ont toujours de l'argent à la banque. Moi, je n'en aurai jamais. Tout ce que je peux mettre de côté se trouve dans la nature et me permet de subsister. C'est là ma banque. C'est là mon compte d'épargne". ("Pour la Science" N°16)

BEAUCOUP D'IDEES FAUSSES QUI S'EXPLIQUENT
PAR L'INFLUENCE DE NOTRE ETAT
L'exemple des "Peaux-Rouges" d'Amérique du Nord

On a tous en tête une image bien différente des peuples primitifs que tout ce que nous venons de voir. Et on pourrait se demander si nous n'avons pas fait une sélection, un choix, pour ne conserver que les exemples qui allaient dans un seul sens. Absolument pas.

Si nous héritons de telles idées, et si l'on trouve encore des ouvrages qui décrivent les peuples primitifs comme des barbares, des gens au bord de la famine, toujours en quête de nourriture, violents les uns envers les autres, c'est aux conquêtes coloniales que nous le devons. Les anthropologues du 19ème siècle, largement influencés par celles-ci, et se trouvant évidemment du côté européen, c'est-à-dire celui des conquérants, ont adopté leur point de vue.

Et cela a faussé un grand nombre de leurs observations.

C'est qu'il était impossible d'observer la réalité de ces peuples tout en acceptant qu'ils soient massacrés, repoussés, éliminés. Il fallait les voir pleins de défauts pour justifier le sort qui leur était fait. En particulier, la première puissance économique du monde moderne, les Etats-Unis d'Amérique, ont commencé leur histoire par un massacre à grande échelle.

Les descendants des colons européens qui ont opéré ces massacres continuent aujourd'hui encore à les justifier, ne serait-ce qu'en mentant effrontément et en inventant tout un mythe sur le caractère sanguinaire des Indiens ; il en ont fait tout un art : le "Western". Là aussi, la réalité est différente. On la trouve dans cet article de C. Fohlen, professeur à la Faculté de lettres et de sciences humaines à Paris (Encyclopédie Universalis 1968-1976, tome 6, page 604) qui pense même que la facilité avec laquelle cette région a été colonisée s'explique par l'inverse : "Sans doute se sont-ils heurtés dès leur arrivée, dit-il en parlant des premiers colons Anglais, à des Indiens, qualifiés de Sauvages et de Peaux-Rouges, mais ceux-ci n'ont jamais opposé une véritable résistance à la pénétration des Européens, bien que le folklore leur attribue un caractère sanguinaire."

Et il est bien difficile aujourd'hui encore de voir en face que ces peuples sont tout à fait capables de se gouverner sans Etat, alors que ceux qui les observent se pensent en situation supérieure, et que dans leur société, dans la nôtre, tout est gouverné par la présence de l'Etat.

Jacques Maquet le dit à sa façon : "L'unité sociale de la civilisation de l'arc, le camp, a étonné les sociologues parce qu'en elle, semble se réaliser l'anarchie politique, c'est-à-dire l'absence de tout gouvernement, de toute autorité politique. Et pour la pensée classique, il semble impossible qu'une société puisse fonctionner sans autorité".

Même dans les ouvrages les plus récents, y compris les passages que nous pouvons citer ici, il y a certainement des raisons de se méfier, quand, trop souvent, on entend les auteurs parler par exemple de "propriété" chez ces peuples, alors que la notion n'est certainement pas la même que la nôtre.

DES MOEURS DOUCES DANS UNE VIE DURE

L'exemple des Tasaday d'Indonésie

Certaines pratiques peuvent à première vue nous paraître cruelles. Chez les Eskimos, il arrive qu'on abandonne les vieux, dans certaines situations graves lors de déplacements dangereux. "Il arrive que pour les mêmes impératifs économiques, on abandonne et laisse mourir des enfants dont les naissances sont trop rapprochées. Si le mari meurt, une jeune mère peut tuer son enfant, parce qu'il a perdu le soutien de sa vie ; si la mère d'un enfant au sein meurt, le bébé est enterré avec sa mère, à moins que le père ne trouve dans la communauté une femme qui puisse le nourrir".

Ashley Montagu, qui donne ces exemples dans "Les premiers âges de l'homme" n'y voit pourtant aucune cruauté. "Ces moeurs ne sont pas cruelles, dit-il, elles sont dictées par une triste nécessité. L'Eskimo ne considère d'ailleurs pas l'enfant comme un être humain accompli avant qu'il soit capable de s'asseoir. Les Eskimos ont un grand amour pour leurs enfants. Les mères allaitent ceux-ci jusqu'à l'âge de cinq ans et parfois davantage. On n'applique jamais aux enfants eskimos de punitions corporelles, qui sont considérées comme un acte de barbarie. Les pères

instruisent leurs fils, et les mères leurs filles, des devoirs et des privilèges qui s'attachent à leur sexe." Et il ajoute : "Presque tout ce que nous avons dit des Eskimos est également vrai pour les Aborigènes australiens. Ceux-ci sont soumis aux mêmes facteurs de conditionnement, et ils répondent de la même façon aux problèmes posés par l'adaptation à un milieu particulièrement ingrat".

Dans l'ouvrage "Les premiers hommes" de la collection Time Life, D. M. Brown décrit en détail les moeurs des Tasaday, découverts en 1971. "Dans l'île de Mindanao, aux Philippines, existe à flanc des montagnes couvertes par la jungle une fragile survivance de ce que dut être Homo Erectus. Là, dans un isolement complet, vit une tribu, les Tasaday. (...)Les Tasaday fabriquent et utilisent des outils de pierre ; l'effectif de leurs bandes est d'environ vingt-cinq individus, comme erectus ; leur survie dépend de l'entretien du feu et ils mènent une vie de chasse et de cueillette qui rappelle de très près celle que menèrent les premiers hommes (...)."

"Les Tasaday passent leurs journées en groupes et, comme les distractions sont rares et les évènements peu nombreux, ils restent souvent assis en silence, en groupes compacts (...) Comme c'était probablement le cas chez les premiers hommes, les Tasaday n'ont pas de chef ; aucune rivalité sérieuse ne s'élève, chacun agit au mieux et les décisions sont prises en commun. Ils vivent en harmonie les uns avec les autres et avec leur milieu : un anthropologiste a pu ainsi dire d'eux : "il s'agit d'un des peuples les plus doux de la terre"."

"Chez les Polynésiens Ifaluk de l'ouest du Pacifique", rapportent de leur côté Leakey et Lewin, "la violence est tellement condamnée que la conduite "rituelle" d'un conflit est enseignée dès l'enfance. Les enfants jouent bruyamment comme tous leurs semblables. Toutefois, un garçon ou une fille se sentant injustement traités poursuivront l'offenseur, mais à une allure qui ne permettra pas de le rattraper. Comme d'autres enfants se tiennent tout près et marquent leur désapprobation, la chasse peut s'achever par le jet de morceaux de noix de coco sur l'accusé, avec assez d'habileté toutefois pour ne pas atteindre la cible !"

Autre exemple que donnent Leakey et Lewin : "La peuplade Kurelu, au coeur de la Nouvelle-Guinée. Apparemment, ces indigènes semblent engagés dans une lutte sans merci, mais ils décochent des flèches sur leurs vis-à-vis à une distance supérieure à la portée de leurs armes. Il arrive que des adversaires soient blessés, mais beaucoup moins souvent que ce ne serait inévitablement le cas s'ils s'acharnaient pour de bon dans une confrontation guerrière".

Et ces auteurs concluent ainsi leur étude du comportement des hommes pour ce qui est de l'agressivité : "En fait la thèse voulant que les hommes soient foncièrement agressifs est maintenant franchement indéfendable. Nous ne pouvons pas nier que les hommes du 20ème siècle fassent preuve d'une bonne dose d'agressivité, mais nous ne pouvons pas invoquer notre évolution passée pour en expliquer les origines ou l'excuser.(...) La guerre est une lutte pour la suprématie sur les peuples et pour l'annexion de ressources, de territoires ou de minerais. Ni le sol ni les gisements n'ont d'importance primordiale pour les sociétés basées sur la chasse et la cueillette. (...) le passage du mode de vie nomade et chasseur à l'existence sédentaire des agriculteurs, puis des industriels, rend la guerre possible, et, potentiellement, profitable".

On peut résumer toutes ces observations en disant que les moeurs de l'homme, douces ou guerrières, sont le fruit du type de vie qu'il mène, et non pas l'inverse.

Nous ne voulons pas chercher à idéaliser ces hommes et leur société. Nous avons vu que la brutalité de la vie ne les met pas à l'abri d'une certaine brutalité de comportements, comme celui évoqué pour les Eskimos. Et notre idéal n'est pas dans un quelconque retour en

arrière.

Mais ce que nous devons observer, c'est que ces sociétés sont sans doute les seules à produire des hommes au sens le plus noble du terme. Car, non seulement, ces hommes sont capables de donner pleine satisfaction matérielle à leurs membres la plupart du temps, mais ils ne connaissent en aucune façon l'asservissement, l'exploitation, la domination d'autres hommes, et ils n'en dominent pas eux-mêmes. Or bien des faiblesses humaines, bien des comportements rabaissent l'homme de nos sociétés, entièrement basées sur la domination : domination des patrons sur leurs salariés, domination des intellectuels sur les manuels, domination des hommes sur les femmes, domination des nationaux sur les étrangers, etc.

Tous les observateurs, tous les documents, photos, films, ne peuvent empêcher de nous faire sentir ce sentiment supérieur de dignité qui existe chez eux, et que nous ne pouvons connaître jusqu'à ce niveau.

Même lors d'une dispute que nous dirions, nous, privée, l'attitude de tout le groupe est là pour sauver non seulement la cohésion du groupe, mais aussi le sens de dignité qui a pu être un moment touché par la dispute.

Jacques Maquet raconte cet épisode noté chez les M'buti. "A la suite d'une dispute avec son mari, une femme se mit à enlever méthodiquement les feuilles de la hutte. C'est un comportement qui est admis, car c'est la femme qui construit la hutte et on considère que celle-ci lui appartient. généralement le mari intervient pour la calmer, mais ce mari-là était particulièrement entêté et il laissa retirer toutes les feuilles. Il se contenta de remarquer à voix haute pour que tout le camp le sache que sa femme aurait très froid la nuit prochaine... Elle ne pouvait rien faire d'autre que continuer : sans enthousiasme et très lentement elle commença à enlever les bâtons qui formaient la structure de la hutte. Elle était en larmes, car elle aimait son mari et s'il ne s'arrêtait pas, il ne lui resterait plus qu'à emballer ses quelques objets personnels et à s'en retourner chez ses parents. Le mari paraissait anxieux aussi ; ils avaient été trop loin tous les deux pour se réconcilier sans perdre la face devant le camp qui attendait avec curiosité comment les choses se termineraient.

Alors qu'il ne restait plus que quelques bâtons à enlever, le visage du mari s'éclaira tout d'un coup et il dit à sa femme de ne pas se préoccuper d'enlever les bâtons, que seules les feuilles étaient sales. Elle eut l'air stupéfaite, puis comprenant, lui demanda de l'aider à porter les feuilles à la rivière. Ils lavèrent gravement chaque feuille, les rapportèrent et la femme reconstruisit joyeusement la hutte, faisant comme si elle avait retiré les feuilles, non parce qu'elle était fâchée, mais simplement parce qu'elles étaient sales et attiraient les fourmis et les araignées. Naturellement personne ne les croyait, mais pendant plusieurs jours des femmes parlant d'insectes dans leurs huttes, en détachèrent quelques feuilles pour les laver dans la rivière, alors que cette façon de faire était très inhabituelle."

LE PREMIER PAS DE LA REVOLUTION NEOLITHIQUE :
L'INVENTION DE L'AGRICULTURE
(Syrie - 8000 avant JC)

Eskimos, M'butis, Kungs, Nambikwaras ou Européens, nous sommes tous génétiquement de la même espèce : Homo sapiens , et même de la même sous-espèce Homo

sapiens sapiens. Homo sapiens sapiens date de 35 000 ans. Pendant des milliers d'années, même s'il est resté cantonné dans la seule activité de la chasse et de la cueillette, l'homme a fait des progrès considérables. Il n'est qu'à voir à quel point les outils de pierre ont fini par être maîtrisés, ou admirer les oeuvres d'art de cette civilisation. Mais il y avait une limite à ce développement, c'est le fait que l'on restait cantonné à une économie prédatrice, en choisissant de se servir sur la nature.

Cela n'a pas empêché que la matière ait été de mieux en mieux maîtrisée, que le cerveau ait acquis des capacités d'abstraction très développées, que les hommes aient également appris à conserver et transmettre de génération en génération les différentes techniques. Mais toutes ces facultés restaient finalement sous-utilisées, limitées par l'économie de prédateurs.

Et puis, vers 8000 avant JC, un premier pas est fait qui va se révéler le début d'une fantastique révolution. Des hommes, qui depuis au moins deux mille ans cueillaient graines et tiges de blé sauvage, à force d'utilisation et d'observation, ont compris que des graines, même semées à même le sol, sans aucune préparation de la terre, donnent du blé. On a retrouvé sur le site d'Aswad en Syrie des silex. Examinés au microscope électronique, on peut y reconnaître les traces obtenues en moissonnant. Ces silex étaient des ancêtres de la faucille. On a également retrouvé des meules. Et on a vérifié qu'on pouvait faire pousser un tel blé en n'utilisant que ces outils.

Ensuite, pour obtenir du blé de meilleure qualité, dont les graines adhèrent bien à l'épi, il faut recommencer à semer des produits de la récolte, année après année, pendant au moins vingt ans. Et il faut chaque fois changer de champ, pour que la sélection ne soit pas perturbée par des anciennes graines "sauvages". Une fois cette étape franchie, on a du véritable blé qu'on appelle "domestique".

En étudiant les gènes du blé que nous consommons de nos jours, on s'aperçoit qu'il provient bien des céréales sauvages de cette région.

Les peuples qui ont fait cette invention étaient au départ nomades. Il a donc fallu qu'ils aient l'occasion de repasser régulièrement, année après année, aux mêmes endroits. C'est une chose assez fréquente chez beaucoup de chasseurs. Ensuite, ils peuvent décider d'ajouter ces produits de l'agriculture à ceux de la chasse. Ou décider de s'y consacrer plus entièrement si un appauvrissement a lieu dans ce domaine. Enfin, s'ils font le choix de développer l'agriculture, ils vont transformer leur mode de vie et se sédentariser.

Gordon Childe qui le premier a compris, en 1930, l'importance de ce processus, et lui a donné le nom de révolution néolithique (ou nouvel âge de pierre) dit de cette découverte : "L'instauration du régime agricole fait éclater les barrières naturelles. Pour augmenter les ressources de la tribu, il n'y a qu'à semer davantage et bêcher plus de terrain. Et s'il y a plus de bouches à nourrir, il y aura aussi plus de mains pour travailler aux champs. Les enfants des cultivateurs deviennent ainsi d'une grande utilité économique. Ceux des chasseurs constituent au contraire un fardeau."

Les grains pouvant se stocker, les paysans de la Mésopotamie ont pu ainsi constituer des réserves pour se mettre à l'abri des mauvaises saisons. Cette région, qu'on nomme Mésopotamie, se situe autour de deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate (Carte N°2). Mais l'invention de l'agriculture se fait aussi en Chine avec le riz au sud, et le millet au nord, au Mexique, dans les Andes centrales, au Sahara, en Afrique.

Le nombre d'espèces végétales et animales domestiquées n'a guère augmenté depuis le néolithique. Aujourd'hui encore le blé, le riz, le mil, les patates douces et le manioc servent de base à l'alimentation de la plus grande partie du globe

LE DEUXIEME PAS DE LA REVOLUTION NEOLITHIQUE : L'INVENTION DE L'ELEVAGE (Moyen-Orient - 6500 avant JC)

Un nouveau pas est franchi vers 6500 avant JC, en Syrie, en Turquie et en Israël. L'ancien chasseur, devenu depuis quelques siècles sédentaire et agriculteur, invente la domestication en maîtrisant celle du boeuf. Les chasseurs Aryens et Sémites capturent la femelle du buffle sauvage, et tous les ans, ils ont un veau. L'avantage n'est pas seulement de disposer de la viande, mais du lait, des produits dérivés du lait, des peaux, de la laine.

Depuis 10 000 avant JC déjà, dans les régions de l'actuel Iran et d'Israël, les chasseurs avaient domestiqué le chien. Mais ils n'en tiraient rien de productif, si ce n'est qu'il était un compagnon, et sans doute aussi une aide dans la chasse. Après le boeuf, c'est au tour du cochon d'être domestiqué en Grèce et en Turquie, le cheval en Ukraine vers 3800 av. JC, l'âne vers 3000 et le chameau vers 2000.

Les chercheurs ont essayé de trouver si une modification du climat, ou une cause quelconque avait joué dans le sens d'un appauvrissement, pour inciter les hommes à ces nouvelles découvertes. Ils n'ont rien trouvé. On pense que celles-ci sont tout simplement l'aboutissement des progrès de toutes sortes dans la vie des hommes, aussi bien dans la maîtrise des techniques que des idées.

Alors que jusque-là, les découvertes, les changements de mode de vie, avaient été le fruit de pressions extérieures ou du hasard, on peut imaginer que la domestication a pu être, ici ou là, d'abord totalement imaginée par des hommes, qui ont ensuite cherché les moyens de la mettre en oeuvre.

L'avantage de l'élevage domestique n'est pas seulement d'être une source d'alimentation supplémentaire. C'est une alimentation qui se conserve, se "stocke", naturellement. Mais c'est aussi une nouvelle source d'énergie, la première force qui permette à l'homme d'économiser ses bras.

Les grains produits, le bétail, peuvent être conservés, stockés, et échangés, contre d'autres produits, avec d'autres tribus, d'autres villages. L'échange apparaît. On s'échange des pierres rares, dont on fait des parures, mais aussi des objets, comme les poteries.

Enfin, la sédentarisation favorise de nouvelles inventions, notamment la découverte d'un premier métal, le cuivre. Lui aussi sert d'abord à faire des parures et des récipients.

La division du travail s'accroît : il y a des artisans, des marchands, des agriculteurs, des pasteurs. Le Néolithique, c'est aussi une véritable révolution sociale. A son tour, la nouvelle division du travail permet à de nouvelles catégories d'hommes de se spécialiser, et pousse à une amélioration maintenant continue des techniques.

Marshall Sahlins, anthropologue américain, s'est posé la question d'étudier le temps de travail de ces nouveaux hommes agriculteurs et pasteurs. Dans son livre "Age de pierre, âge d'abondance", il reprend l'exemple d'un peuple d'agriculteurs sur brûlis vivant avec les techniques du néolithique, aux Philippines, les Hanunoo. Un adulte moyen, homme ou femme consacre 1 200 heures par an à l'agriculture sur brûlis soit une moyenne de 3 heures 20 par jour". Si l'agriculture demande des efforts nouveaux, comme le désherbage, la moisson, ces efforts sont saisonniers. Et les paysans jouissent avant et après les semailles d'un répit substantiel pendant lequel le champ ne demande aucun soin particulier. Le travail est toujours libre et humain.

LA CIVILISATION NEOLITHIQUE : DES VILLES SANS ETAT (Irak, Syrie, Palestine - 8000 avant JC à 4000 avant JC)

Il n'y a toujours pas d'Etat à ce stade. Non seulement l'humanité se porte bien, mais elle crée de grandes civilisations, qui dépassent maintenant de loin la simple vie des chasseurs-cueilleurs qui seuls subsistent aujourd'hui.

Pendant longtemps, les historiens ont pensé que le stade de villages était le stade maximal auquel les hommes ont pu parvenir tant qu'il n'y a pas d'Etat. Et que pour construire une ville, qu'ils définissent par l'existence d'un certain nombre de bâtiments publics, il fallait obligatoirement que l'Etat soit apparu. "En supposant que quelque individu audacieux, vivant de cueillette, eût conçu l'idée de bâtir un mur, qui l'eût nourri et abrité pendant qu'il se serait livré à cette fantaisie ?" Et de fait, toutes les villes fouillées indiquaient la présence d'un Etat.

Or, dans les années 1950, il fallut revoir tout ce raisonnement. On venait de découvrir la ville de Jéricho, celle-là même qui a été décidée pour être la capitale de la Palestine. Les murs de Jéricho sont impressionnants : deux mètres d'épaisseur à la base, quatre mètres de hauteur après 10 000 ans d'érosion. Jéricho précède de 5 000 ans les pyramides de l'Etat égyptien. C'est la preuve que les hommes du néolithique n'ont pas eu besoin d'Etat, au sens d'appareil gouvernemental séparé de la population, pour entreprendre de grands travaux. 8 000 ans avant JC, Jéricho s'étendait sur quatre hectares, et comptait deux à trois mille habitants.

En Anatolie, une région qui se situe dans l'actuelle Turquie, on a découvert une ville de douze à quinze hectares sur le site de Chatal Hüyük. 6 000 ans avant JC, la ville avait une architecture très élaborée, faite de briques et de bois, avec environ mille maisons, et probablement cinq mille habitants. L'entrée dans la maison se fait par le toit en terrasse, les murs sont peints de motifs artistiques. L'historienne Catherine Louboutin en parle dans le petit livre de la collection Découvertes-Gallimard, "Au néolithique" : "Malgré sa taille, un riche artisanat, la connaissance du métal (cuivre et plomb) et de l'irrigation, Chatal Hüyük ne montre aucune hiérarchie sociale et ne semble pas rassembler pour la redistribuer la richesse économique de la région dont elle serait le pôle majeur : ce n'est pas tout à fait une ville", dit-elle, pensant sans doute elle aussi qu'il faut qu'il y ait un Etat bien présent pour mériter ce titre.

"D'une manière générale, note au contraire Gordon Childe, l'économie néolithique repose plus que la précédente (celle des chasseurs-cueilleurs) sur une grande solidarité d'action. La dure tâche de défricher une portion de forêt ou d'assainir un marécage (pour installer un village) requiert encore plus que la chasse une participation de toute la communauté. De la collaboration communale dépendent également les travaux d'assèchement et d'irrigation, ou la protection du village contre les bêtes sauvages et les inondations. Les demeures des villages

néolithiques d'Egypte et d'Europe occidentale étaient disposées en ordre régulier et non pas dispersées au hasard. Tout ceci suppose l'existence d'une forme d'organisation sociale assurant la coordination des diverses activités." ("Naissance de la civilisation" page 94).

Ce sont donc de grandes civilisations qui se sont édifiées au néolithique. C'est une chose bien établie aujourd'hui. Par contre, leur fin est moins connue. La revue "Science et Vie" de mars 1992, consacrée au néolithique, nous dit que "les causes précises de cet effondrement des grandes civilisations, caractéristiques du néolithique, sont encore peu élucidées."

DES PREJUGES ENCORE BIEN PRESENTS

C'est bien après avoir changé la face du monde dans la région qu'on a pour cela appelée le Croissant Fertile, celle du Tigre, de l'Euphrate et du Nil, que la révolution néolithique va entrer en Europe. Trois à quatre mille ans plus tard. Et cela a évidemment dérangé d'autres préjugés.

Rien avant en Europe ? Non ! Et cela a beaucoup perturbé des générations de scientifiques, trop imprégnés de chauvinisme pour accepter que l'humanité ait pu se former et faire pratiquement toutes les découvertes fondamentales dans des régions que leurs pays dominant aujourd'hui. C'est ainsi qu'un archéologue anglais, un certain R. Dannel, (mentionné dans "Science et Vie" N° 178, page 46) a essayé d'échafauder une théorie selon laquelle des moutons sauvages avaient pu se rendre seuls, à la nage, sur le continent européen, (où il n'en existait pas) pour pouvoir donner la paternité de leur domestication à l'Europe.

Mais l'irrigation artificielle, la charrue, l'utilisation de la force animale, la navigation à voile, la brique cuite, la production et l'utilisation du cuivre, etc, naissent dans le Croissant fertile, l'Irak et la Syrie actuelles.

Tout cela se produit en absence de tout Etat. Gordon Childe y voit même une explication possible à la formidable explosion de découvertes que fait l'humanité au cours de cette période. "L'évolution foudroyante conduisant en moins de deux mille ans de l'économie domestique fermée des villages néolithiques à l'industrie et aux échanges commerciaux propres à la révolution urbaine s'explique peut-être, dit-il, par l'absence d'idéologie rigides et d'institutions stables(...). Les institutions solidement implantées et les idées immuablement reçues opposent en effet une entrave majeure aux changements sociaux et au progrès scientifiques."

Et c'est un fait que la nouvelle organisation de la société permet à l'humanité de franchir un pas considérable. On estime que la population totale de la Terre était de cinq millions d'hommes au début de la révolution néolithique. En deux mille ans, l'agriculture, l'élevage et les premières villes la font multiplier par trois : elle atteint alors quinze millions d'hommes. Mêmes si ces chiffres sont des estimations, ils traduisent l'importance du progrès qui est fait.

Mais il faut ici que nous ouvrons une parenthèse. A l'école nous avons bien appris que la civilisation est née dans le Croissant fertile, en Mésopotamie et en Egypte. Mais la civilisation dont on nous parle, c'est uniquement celle qui débute avec l'apparition de l'Etat, c'est celle qui est basée sur les rois, les prêtres, et les guerres. Grâce à un savant flou artistique, on ne dit pas qu'il a existé une période de près de quatre mille ans d'histoire où l'humanité a inventé et utilisé la plupart des techniques sur lesquelles nous fondons l'idée de civilisation, qu'il y a eu donc une civilisation de quatre mille ans sans Etat.

Du coup, l'Etat nous apparaît comme indispensable pour permettre toutes les découvertes que nous avons mentionnées, ou pour édifier les villes. C'est un mensonge par omission. C'est l'un des mensonges que nous vaut... l'existence de notre Etat à nous, car c'est lui qui veille aussi aux programmes scolaires.

LA PREMIERE TRACE D'UN ETAT
AUTOUR DU POUVOIR RELIGIEUX
La ville d'Uruk, au pays de Sumer (Irak)
4000 avant JC

C'est dans la même région qui a connu la première la révolution néolithique, aux bords du Tigre et de l'Euphrate, que l'Etat est apparu aussi en premier (Carte N°2). Selon Gordon Childe (La naissance de la civilisation) : "Les plus anciens textes permettent de se représenter l'organisation économique-sociale de Sumer et d'Akkad peu après le début du troisième millénaire. Le pays est divisé en quinze ou vingt Cités-Etats ; chacune d'elles politiquement autonome, mais bénéficiant toutes de la même culture matérielle". Cela date donc d'environ 4000 avant Jésus-Christ. Et les premiers lieux observés se situent en basse-Mésopotamie, dans l'actuel Irak, non loin du Golfe persique.

Au coeur de chaque ville, on trouve un temple sacré, le téménos. Ce sont les prêtres qui constituent la première forme retrouvée de couche privilégiée. "Chaque dieu, décrit Gordon Childe, possède une demeure terrestre (le temple de la Cité), des biens matériels et des serviteurs humains (les prêtres). Les premiers écrits mésopotamiens intelligibles pour l'archéologue sont des registres où l'administration sacerdotale portait le montant des revenus des temples. Ces documents révèlent que les temples sont non seulement des centres de vie religieuse, mais les pivots de l'accumulation du capital. Le temple remplit les fonctions d'une grande banque ; le dieu est le plus gros capitaliste du pays. Les plus anciennes archives consignent les prêts en semences et en bêtes de trait accordés aux cultivateurs, elles font état de l'affermage des champs, indiquent le salaire versé à des brasseurs, constructeurs de bateaux, filateurs et autres ouvriers ; elles enregistrent aussi le montant des avances en blé ou en lingots consenties à des marchands partant en voyage. Le dieu est le membre le plus riche de la communauté ; (...) Aujourd'hui ces offrandes s'appelleraient des intérêts et notre impiété laïque qualifierait de fortement usuraires les tarifs appliqués".

Cette fois, tout ce que nous connaissons est là : non seulement la division du travail mais aussi la division cette fois de la société en classes sociales, la propriété privée, l'argent, le banquier qui va avec, et la pratique du crédit et de l'usure, et par-dessus le reste un gouvernement cette fois bien distinct de l'ensemble de la population.

Ce que comprend déjà Gordon Childe en 1930, est aujourd'hui largement confirmé et explicité par les découvertes ultérieures. Dora Jane Hamblin en donne une description détaillée dans "Les Cités primitives" (édité en 1973 dans la collection Time-Life):

"L'une des plus riches et des plus grandes cités sumériennes était Uruk (appelée Erech dans la Bible et Warka en arabe moderne). Uruk constitua la première cité-Etat de Sumer et garda longtemps la suprématie au milieu d'un groupe de villes rivales, en constante lutte avec ses voisins afin de s'assurer la prééminence sur la région." (...) A son apogée, vers 2800 avant JC, "la population atteignait de 40 000 à 50 000 habitants qui vivaient dans des maisons

construites en briques de boue. Si un grand nombre d'individus étaient attachés aux palais ou aux temples, il existait toutefois quelques esclaves.(...) Ils occupaient souvent des postes réservés aux gens des villes : on en trouvait dans les ateliers de tissage, dans les boulangeries, dans les dépendances des temples, dans les palais des rois, ou dans la domesticité des classes dirigeantes."

PREMIER CHANGEMENT DE POUVOIR

3000 avant JC

AUTOUR DU POUVOIR MILITAIRE

La proclamation du roi à Sumer

"En 2800 avant notre ère, les temples possédaient encore de vastes étendues de terre, mais une grande partie du sol appartenait aussi à des groupes de citoyens qui l'achetaient et la vendaient au sein de groupements, syndicats ou corporations. La nature de cette propriété collective nous est encore mal connue (...) Mais au troisième millénaire, on assiste à une transformation de la société, et le rôle politique, joué à l'origine par les prêtres et les anciens, passa aux mains des rois".

Comment se fit cette transformation ? L'auteur explique que les villageois des alentours se mirent d'abord à émigrer vers la ville. "Les nouvelles conditions sociales soulevèrent de nouveaux problèmes qui exigeaient des solutions neuves. Aux premières époques des villes sumériennes, les décisions municipales étaient prises par des Conseils où siégeaient les membres âgés de l'aristocratie. Lorsque la nécessité d'une défense militaire se faisait sentir, le Conseil de la ville choisissait habituellement un homme éminent qui se trouvait investi d'une royauté temporaire durant la période de crise. Le mot sumérien pour roi est "lugal", ce qui signifie simplement "grand homme". Cet individu, ainsi désigné par le Conseil, prenait le commandement, réglait la crise, puis le calme revenu, retournait à ses affaires personnelles, quelles qu'elles fussent.

Au fur et à mesure de l'expansion des villes, les périodes de paix devinrent de plus en plus courtes et, en conséquence, le lugal exerça son autorité durant des périodes toujours plus longues, ce qui accroissait son pouvoir. Vers 2800 avant JC, l'autorité politique royale l'emportait sur le Conseil des anciens."

Ensuite, "la royauté, à mesure qu'elle affermissait son pouvoir, renforça la structure sociale déjà complexe des cités. Il fallut au monarque toujours davantage d'esclaves, d'artisans, de fonctionnaires. Tout ce monde exigeait davantage de viande, de grains, de pain, de vêtements. Le roi, pour se les procurer, accrût son pouvoir sur les citoyens". "En 1800 avant notre ère, un palais royal construit dans la ville de Mari couvrait plus de quatre hectares ; la cour centrale était pavée d'albâtre précieuse.(...) Certains palais de 300 chambres logeaient la famille royale, les dignitaires, les gardes, les domestiques et les hôtes". On croirait une description de Versailles !

Gordon Childe souligne d'autres raisons qui expliquent à ses yeux la victoire de la royauté : "Le roi remplit des fonctions essentielles dans la société sumérienne où il cumule l'autorité civile et militaire. Une de ses fonctions fut sans doute de veiller à ce que les antagonismes de classes engendrés par la seconde révolution (G. Childe appelle ainsi la fondation des cités-Etats) n'épuisent pas la société en stériles luttes intestines. Mais les archives

sont muettes sur ce point ; elles font seulement état des services rendus par le pouvoir royal qui complète "l'entreprise privée" pour couvrir les besoins vitaux du pays. Les premiers rois vantent ostensiblement leurs entreprises économiques : grands travaux de canalisation, construction de temples, bois importé de Syrie, et cuivre ou granit d'Oman". Là on croirait entendre une gauche au gouvernement en train de se vanter...

EN 3000 ANS, L'ETAT ENVAHIT LE MONDE

Après la Mésopotamie, c'est en Egypte que l'Etat apparaît en second, vers 3300 avant JC. En Inde, l'Etat serait apparu vers 1600 avant JC. Une fois installé durablement dans les trois premiers foyers, Sumer, l'Egypte et l'Inde, l'Etat commence à s'étendre dans les régions alentour en les colonisant avec les moyens économiques de l'époque.

"La nouvelle économie, écrit Gordon Childe, toucha d'abord les régions limitrophes de l'Egypte, de la Babylonie et de la vallée de l'Indus : la Crète et les îles grecques, la Syrie, l'Assyrie, l'Iran et le Belouchistan, pour s'étendre ensuite à la Grèce continentale, au plateau d'Anatolie, à la Russie méridionale. (...) La seconde révolution atteignit donc les nouvelles cités par diffusion ; elle y fut étroitement inspirée ou même imposée par les trois foyers originaux".

Le moyen par lequel l'Etat fait pénétrer la nouvelle économie, c'est l'échange. Par exemple, l'industrie égyptienne de chantiers navals et du meuble se mit à augmenter la demande en bois. L'Egypte fit appel au Liban. Pour une ville comme Byblos, c'est l'occasion d'assurer aux familles vivant jusque là de la pêche et de la chasse une nouvelle prospérité. Mais en échange, Byblos y perd son indépendance économique. Des fonctionnaires égyptiens viennent à Byblos contrôler la bonne marche des livraisons. Rapidement, bien des pratiques égyptiennes sont alors littéralement importées.

Autre exemple : l'industrie de Mésopotamie a besoin des métaux qui gisent en Cappadoce, au nord de la région (dans l'actuelle Turquie). Vers 2000 avant JC, soudain, on voit la population locale, qui utilisait auparavant des outils en pierre, développer en son sein des classes nouvelles : des ouvriers mineurs, des fondeurs spécialisés, et des négociants qui s'enrichissent du commerce du métal. De telles transformations rendent mûre la société pour une introduction de l'Etat.

En Inde, il semble bien que les premières formes de pouvoir, comme à Sumer, étaient un pouvoir d'ordre religieux. Mais avec comme différence qu'il n'est pas passé aux mains des militaires. Selon "L'Histoire générale des civilisations" (tome 1, PUF, André Aymard et Jeanine Auboyer) : "Bien que dès le début les deux classes des prêtres et des nobles guerriers soient nettement considérées comme dirigeantes, il ne semble pas qu'il y ait une grande rigueur dans la répartition de la société du début de l'époque védique ; par la suite, une division plus nette intervient et il se forme deux autres classes, celle des "hommes libres" et celle des esclaves". (...) "La caste la plus basse est celle des esclaves, elle contient au début, probablement, les descendants des aborigènes asservis par les Ârya ; il s'y ajoute des individus condamnés pour dettes, d'autres dont la peine a été commuée, des prisonniers de guerre et même des hommes qui se sont volontairement "décastés" par esprit de pénitence".

En Amérique du Sud, l'Etat apparaît au Pérou vers 1100 avant C. Le peuple hébreu se dote d'un Etat vers 1000 avant C. Enfin en Europe, l'Etat apparaît en Grèce vers 750 avant JC.

LA CONFRONTATION DE PASTEURS ET DE PAYSANS,
CREE UN SERVAGE
L'exemple de l'Inde

Quelle a pu être la situation de départ, particulière, qui a mis en quelque sorte le feu aux poudres, et qui, partant d'une société sans Etat, a fait basculer les choses en mettant en place un Etat ?

On a un scénario plausible dans le cas de l'Inde. C'est apparemment par un simple processus de contact entre un peuple d'agriculteurs et un peuple de chasseurs-cueilleurs qu'est apparue la domination de l'homme par l'homme.

Entre 1600 et 800 avant JC, c'est un peuple d'agriculteurs, les Ârya, qui envahit les provinces du nord-ouest de l'Inde. Ils y trouvent des aborigènes, chasseurs-cueilleurs, les Dâsa. "Il semble que les Dâsa des plaines se soient réfugiés chez ceux des montagnes et qu'ils aient longtemps résisté aux Ârya, défendant leurs groupes d'habitations et leurs places fortifiées avec une grande opiniâtreté. Parfois difficiles à réduire, ils n'en furent pas moins transformés en esclaves et leurs femmes en concubines". ("Histoire générale des civilisations" page 546)

Pour Gordon Childe, ce scénario de confrontation entre peuples agriculteurs et pasteurs est général. "Par exemple, une tribu de pasteurs envahit le territoire d'une communauté agraire. Les bergers laissent les paysans sur leurs terres, assurent même leur protection contre de nouveaux ennemis, mais exigent en échange des redevances en produits fermiers. Le cultivateur se voit forcé de produire pour ses maîtres plus qu'il ne serait nécessaire pour lui tout seul, et même d'épargner une partie des biens qu'il consommait auparavant lui-même."

"Ses exploiters forment une sorte d'aristocratie foncière, une classe parasitaire vivant aux dépens de la paysannerie. Ce système - le féodalisme agraire - est universel. En vigueur tout récemment encore au Tibet, il constituait une des caractéristiques de l'Europe médiévale".

Mais ce n'est pas n'importe quelle confrontation de groupes humains qui peut donner naissance à une domination et une exploitation. Il y faut un développement important de son économie pour l'un des groupes. La seconde révolution, insiste Gordon Childe, "impliquait en effet qu'une partie notable de la communauté fût libérée en permanence des tâches productrices de nourriture pour être affectée aux activités des secteurs secondaires (industrie, transport), et tertiaire (commerce, administration). Et ceci, on ne saurait trop le répéter, n'est possible qu'à condition de disposer de réserves alimentaires considérables permettant de faire vivre tous ceux qui ne produisent pas directement leur subsistance, sans parler des surplus de denrées nécessaires à l'obtention de matières premières venant d'ailleurs".

Pourquoi la possession de bétail est-elle si importante ? C'est simplement dû à des caractéristiques naturelles. Dans le cas du bétail, c'est en quelque sorte "naturellement" que le travail est fait pour produire les richesses ; il suffit de guider les troupeaux aux bons endroits, et de laisser faire. "S'il n'est pas consommé directement, le revenu du bétail sert à obtenir, par échange, des biens et des services. Ainsi, souligne Jacques Maquet, le bétail constitue en lui-même une véritable valeur économique, tandis que la terre qui, en Afrique traditionnelle, ne fait jamais défaut, ne vaut que par le travail qui y est appliqué."

Le bétail a d'autres caractéristiques qui le rendent supérieur à la production agricole. "Ce bien peut s'accumuler sans perdre de sa valeur : un troupeau ne meurt pas (...). En outre le bétail est un bien mobile ; il n'oblige pas son propriétaire à se fixer (...) Le propriétaire de bétail, comme celui de capital, reçoit des revenus sans travailler, voit ses revenus se capitaliser s'il ne les dépense pas, peut à tout moment le déplacer ou l'échanger contre d'autres biens".

Mais "ce bien précieux et mobile peut être facilement perdu et facilement acquis. Une société pastorale dépourvue de moyens de le défendre risquerait fort d'en être dépossédée (...) Il n'est donc pas étonnant que des organisations guerrières se soient développées dans les sociétés pastorales. D'autant que les pasteurs, moins astreints aux travaux destinés à assurer la subsistance quotidienne, ont plus de loisirs pour s'entraîner au métier des armes et pratiquer toutes les activités qui y sont associées."

Cette situation de confrontation d'agriculteurs, dont le travail est très prenant, avec des pasteurs, n'ayant comme tâche que de garder des troupeaux, et ayant donc tous loisirs pour disposer du temps à développer l'art de la guerre, on la retrouve au Rwanda, avec les Tutsis et les Hutus. Au moment où ils colonisent la région, les Blancs découvrent une population divisée non pas en deux races comme on a essayé de nous le faire croire, mais en deux classes sociales : les Tutsis, riches d'immenses troupeaux, qui dominaient et asservissaient les Hutus, paysans, bien plus nombreux. Mais ils appartenaient au même peuple, avaient la même religion, la même langue et le même roi.

LA GUERRE PERMET L'INVENTION DE L'ESCLAVAGE

Autre scénario par lequel des hommes ont tout d'un coup accepté de basculer dans un monde avec Etat : la découverte de l'esclavage. Dans le monde des chasseurs-cueilleurs, la notion d'esclave serait une imbécillité. On aurait une bouche de plus à nourrir, sans pouvoir profiter de son travail, puisqu'on n'a pas encore inventé le travail productif. Tout au plus, un homme venant d'ailleurs serait automatiquement intégré, par le travail comme par le reste de l'activité à la vie commune, et serait tout sauf un esclave. Ce qu'il produit est immédiatement consommé.

Mais lorsqu'on passe au travail agricole, il devient intéressant de faire travailler un homme de plus. Car ce qui est produit en plus peut être stocké, et ensuite échangé.

"La guerre facilita encore une découverte capitale, écrit Gordon Childe : elle révéla avec une évidence sans précédent que l'homme peut être exploité tout comme l'animal. Au lieu de tuer les vaincus, on pouvait les réduire en esclaves et les faire travailler en échange de leur vie sauve. On a pu comparer l'importance de cette découverte à celle de la domestication. En tout état de cause, l'esclavage fut un des piliers des économies antiques et un instrument puissant d'accumulation du capital. Les captifs enchaînés, visiblement destinés à l'esclavage, qu'on voit sur les anciens sceaux mésopotamiens, sont aussi anciens que les premières représentations de batailles".

Dans les deux cas que nous venons d'imaginer : la guerre qui engendre des esclaves, la confrontation entre pasteurs et cultivateurs qui engendre le servage, la domination s'instaure en quelque sorte d'une communauté sur l'autre. Dans chaque cas, c'est la plus forte, sur le plan

militaire, ou sur le plan économique, qui se retrouve en situation dominante. Et l'Etat qui doit alors inévitablement se mettre en place, est l'Etat d'un groupe entier au départ.

Mais on peut tout à fait imaginer également que l'Etat se soit imposé au sein même d'une communauté, en s'appuyant sur des divisions internes qui ne prêtaient pas jusque-là à conséquence, en les aggravant ensuite.

LA GUERRE FRAGMENTE LA SOCIETE DE L'INTERIEUR L'exemple d'Israël

Dans le cas du peuple d'Israël, qui est un peuple nomade, il semble bien que l'Etat soit apparu ainsi en raison de la nécessité de la guerre, et non comme une force pour assujettir des étrangers. Nous utilisons ici des extraits de "L'Histoire générale des civilisations" : "Le nomadisme imposait à Israël la vie collective en tribus. La lutte pour la conquête du sol sur les Cananéens et surtout les conflits avec les Philistins lui imposèrent une autre organisation. Celle-ci marcha de pair avec l'esprit national : pour combattre, il fallait des chefs capables de grouper le maximum d'énergies dans un effort commun".

"Ce furent d'abord les "juges"(...) des hommes suscités par le péril, devant à leurs qualités personnelles un prestige éminent, à la fois militaire, politique et religieux. Ils passaient pour plus proches de la divinité que les autres hommes, ce qui donnait une base à leur autorité. Mais autorité sans administration régulière, se contentant de procédés rudimentaires". Donc, jusque-là, pas encore d'Etat.

Mais bientôt, "malgré des résistances, le titre royal finit par être décerné à Saül vers la fin du 11ème siècle (avant JC). Mais la royauté, poursuit l'auteur, ne devint vraiment unitaire que sous son rival et successeur David, qui en fixa le siège à Jérusalem. Il la transmit à son fils Salomon, sous lequel, au milieu du 10ème siècle, elle fut vraiment brillante. (...) Le pays fut divisé en douze provinces et chacune d'elles, confiée à un "préposé", dut fournir un mois de vivres au palais. Le système des corvées fut régularisé et alourdi, ce qui provoqua les vives plaintes du peuple." (page 243)

Dans le cas d'Israël, la domination qui s'établit, c'est celle des militaires sur le reste du peuple. Et en s'établissant, cette domination fragmente encore plus la société. Ainsi, David met sur pied un conseil de fonctionnaires, avec un scribe en chef, un chef des corvées, des généraux, une garde, des mercenaires, en s'inspirant d'ailleurs de l'Etat égyptien.

LA NAISSANCE DE L'ETAT : UNE TRANSFORMATION BRUSQUE ET VIOLENTE L'exemple de la Gaule

Si on dispose de descriptions claires et précises de la société avec Etat, si on a des traces à profusion des sociétés précédentes, jusqu'au néolithique, on ne dispose toujours pas d'observations du passage de l'un à l'autre. Mais là encore, on ne peut trouver que ce qu'on cherche. Et les chercheurs actuels ne se posent guère la question d'étudier comment l'Etat s'est introduit dans la place. Peut être est-ce la peur de découvrir ainsi que l'Etat n'est pas éternel, et

qu'il n'a pas dû venir au monde de manière bien civilisée... La plupart des historiens se contentent de mentionner l'apparition d'un gouvernement comme d'une invention de plus, à égalité avec la roue ou l'écriture.

Pourtant, des indices d'une utilisation de la violence existent dans de nombreux sites. Gordon Childe mentionne dans le cas de la Mésopotamie : "Sur l'emplacement de tel village, on trouve parfois les traces d'une seconde agglomération, dont l'agencement, l'architecture et l'équipement ménager trahissent une brusque solution de discontinuité dans les traditions. Ces ruptures non seulement révèlent que des populations nouvelles ont remplacé les anciens habitants ou les ont pliés à leur domination, mais suggèrent que ces phénomènes ne se sont pas toujours produits sans heurts ni combats".

En Europe, l'Etat est apparu bien après la Mésopotamie. En France, le numéro spécial de "Science et Vie" consacré au néolithique (mars 1992) indique qu'il faudra attendre entre 600 et 400 avant JC "pour que l'on envisage l'existence de petites villes-greniers et qu'apparaissent de petits bastions politiques", traduction : pour que l'Etat finisse de s'imposer dans les dernières régions où il n'avait pas mis son empreinte, en Gaule du Sud.

Les auteurs insistent tous sur le fait que l'Etat s'est donc propagé de façon très progressive, puisqu'entre son apparition à Sumer et son installation définitive dans le sud de la Gaule, il s'est écoulé 3500 ans. Mais cela ne signifie pas, qu'en chaque lieu le processus se soit fait progressivement. Des traces de violences semblent indiquer, à condition de ne pas chercher à y voir une agression extérieure, qu'il y a eu combat dans au moins un certain nombre de cas.

Ce même article de "Science et Vie" le reconnaît à mots couverts : "Les études les plus récentes relativisent les interprétations qui, auparavant, faisaient largement appel aux apports des migrations et à la prise de pouvoir par des populations guerrières ; elles insistent désormais sur les interactions qui s'établirent, durant trois siècles environ, entre les organisations sociales des groupes locaux et une nouvelle "idéologie", davantage axée sur l'individualisme et la reconnaissance du pouvoir social". En clair des sociétés avec Etat ont côtoyé des sociétés sans Etat, et ont mis trois siècles pour s'imposer.

Ce qui est par contre bien établi, c'est que le passage des villages et des premières villes du néolithique aux villes fonctionnant sur la base d'un Etat se fait d'une manière bien étonnante. Par exemple les habitants du village de 'Oueili, toujours dans le sud de l'Irak, vivaient là depuis 5500 avant JC au moins. Or soudain, "pour une raison que nous ignorons, écrit "Science et Vie", les habitants de 'Oueili désertèrent le site vers 3300 avant JC. Gagnèrent-ils Larsa toute proche ? C'est possible". Larsa est une ville-Etat, fondée peu auparavant, à trois kilomètres de 'Oueili. Tout se passe comme si l'Etat, d'emblée tient à marquer une rupture avec le passé, en décidant de s'installer délibérément sur un nouveau site, alors que jusque-là, les villages ou les villes nouvelles se reconstruisaient sur le même site.

DES TRACES DE REVOLTES CONTRE L'INSTAURATION DE L'ETAT

Il a donc fallu qu'il existe au moins un embryon d'un appareil d'Etat, au moment où s'est instaurée la domination d'un groupe humain sur un autre. Si cette tentative d'utiliser la force armée, non plus comme auparavant de manière momentanée, pour préserver le groupe et avec

lui le fonctionnement communiste primitif, mais au contraire pour assujettir une population extérieure, ou même une partie de la population "intérieure" à une société, alors l'Etat existe, s'installe. Et il devient aux mains du monarque un outil qui permet d'aller bien plus loin.

Mais si cette force n'existe pas, ou si elle s'avère refuser de jouer ce rôle de maintien de l'ordre et d'obliger à une domination, la tentative de mise en place de cette domination ne peut finalement qu'avorter.

Ce qui est sûr, en tous cas, c'est qu'assez vite, une fois que l'Etat a été mis en place, il y a eu un certain nombre de cas où des révoltes ont existé, et même où elles l'ont emporté.

En Grèce, entre 600 et 700 avant JC, ce sont de véritables révolutionnaires sociaux qui apparaissent. Selon "L'Histoire générale des civilisations" : "En certaines régions au moins, celles où la terre donnait les plus maigres rendements en céréales, les petits paysans s'endettaient (...). Or, l'esclavage pour dettes existait encore ; de toute façon, le débiteur insolvable perdait la propriété de sa terre.(...) des révolutionnaires sociaux apparurent avec un programme dont les deux articles allaient devenir traditionnels : partage des terres et abolition des dettes.(...) La crise varia d'intensité selon les régions et les cités. Elle aboutit parfois à d'atroces guerres civiles où, des deux côtés, on alla jusqu'au meurtre et surtout, de façon courante, à l'exil des adversaires et à la confiscation de leurs biens".

"Aucun écrit révolutionnaire n'a traversé les siècles jusqu'à nous, précisent les auteurs (tome 1, page 265). En revanche nous possédons des poèmes composés par les oligarques, tels Alcée et Théognis. (...) "Notre cité est encore une cité ; mais les habitants ont changé, écrivent donc les anciens dictateurs : ceux qui, autrefois, ne connaissaient ni droit ni lois, juste bons à user autour de leurs flancs leurs peaux de chèvres et à pâturer hors des murs comme des cerfs, ce sont eux maintenant les bons ; les honnêtes gens d'autrefois sont devenus des gens de rien... Je ne vois pas venir le châtement de ceux qui m'ont dépossédé par la violence... ; puisse-t-il m'être donné de boire leur sang noir !"

Ce sont peut-être aussi des traces de telles révoltes qui expliquent ce que relèvent S. et T. Pozorski, qui étudient "Les premières villes du Pérou" dans la revue "Pour la Science" N°202 (août 1994). Ces villes remontent jusqu'à 1800 avant JC.

"Après une occupation de presque un millénaire, observent-ils, ces cités furent abandonnées. Pourquoi ? Les nombreux bâtiments inachevés dans chacun des sites suggèrent que le développement s'arrête brusquement à son apogée. On a d'abord supposé que des envahisseurs des hauts plateaux avaient attaqué les habitants du littoral.(...) Nous avons cependant découvert récemment la preuve que les invasions n'ont eu lieu qu'après des conflits internes, qui ont affaibli la culture de la vallée de la Casma". Selon les gravures retrouvées, les vainqueurs étaient de la région, et les vaincus aussi.

"Quelles factions se firent la guerre ? se demandent les chercheurs. Les fresques de Cerro Sechin pourraient bien commémorer la victoire d'une partie de l'élite sur l'autre ; peut-être des fonctionnaires responsables des activités temporelles de la Huaca ont-ils déposé la hiérarchie religieuse de Moxeke lors d'un conflit entre les prêtres et l'administration." Mais ajoutent-ils, "Les gravures pourraient aussi représenter une rébellion populaire contre une administration qui proliférait : à mesure que les cités s'étendaient et que leur élite s'accroissait, la pression sur la classe laborieuse a pu devenir excessive".

LE ROLE PROGRESSIF DE L'ETAT

Si l'Etat s'est imposé, puis s'est répandu jusqu'à faire presque oublier qu'il y a pu y avoir des sociétés sans Etat, c'est que son existence, à un moment donné du développement humain, a permis de résoudre des problèmes autrement inextricables. L'Etat était un instrument indispensable pour empêcher que la société ne s'épuise dans des conflits incessants, dès lors qu'elle a été divisée en classes sociales.

Mais cela ne suffisait pas. Il fallait aussi que la société nouvelle comportant donc l'existence de l'Etat, soit finalement d'un niveau bien supérieur à celui des sociétés qui l'ont précédée.

De grands travaux publics ont pu être entrepris, mais cette fois à une échelle bien plus grande. On assèche d'immenses zones marécageuses, à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate en Mésopotamie. On entreprend de grands travaux d'irrigation le long du Nil en Egypte. La construction des villes elles-mêmes, mieux protégées que les villages, est une entreprise dirigée et coordonnée par l'Etat.

D'emblée, grâce à l'Etat, le travail humain peut se faire à une échelle infiniment supérieure à celles des tribus de chasseurs-cueilleurs, ou des villages du néolithique. Ce changement d'échelle est sans doute le facteur principal qui constitue la supériorité du système économique nouveau.

Mais il s'en ajoute d'autres. L'écriture inventée (3100 avant JC à Sumer) pour aider ses administrateurs, la comptabilité pour maîtriser son économie, sont des inventions directes de l'Etat. Ce sont autant d'atouts que les autres sociétés n'ont pas. Le fossé déjà creusé, va en s'approfondissant.

Paradoxalement, la recherche et la mobilisation de moyens étatiques, pour conserver les rois défunts, va être un motif de découvertes scientifiques, dans le domaine médical par exemple en Egypte.

Nous avons chiffré le changement démographique de la civilisation néolithique à 15 millions d'habitants au lieu de 5, au bout de 2000 ans. L'Etat va apporter à l'humanité un bond d'une autre taille. En mille ans, avec l'extension des villes, le travail des esclaves et des ouvriers permet à l'humanité de passer cette fois de 15 millions à 150 millions d'hommes. C'est une preuve indéniable de son utilité historique.

MAIS EN MEME TEMPS, L'ETAT DEVIENT AUSSI UN PARASITE L'exemple de l'Egypte

Mais à peine a-t-il prouvé sa supériorité et son efficacité économique, l'Etat commence à montrer des signes de parasitisme social et de gâchis. "Au seuil du troisième millénaire, écrit G. Childe, les territoires de l'Egypte, de la Mésopotamie et de la vallée de l'Indus ne présentent plus de simples communautés rurales, mais de véritables Etats groupant des fonctions multiples et divisés en classes : prêtres, princes, scribes et hauts fonctionnaires coiffant une armée

d'artisans spécialisés, de soldats de métier, d'ouvriers, tous retirés du secteur de la production agricole."

En Egypte aussi, "une multitude d'ouvriers fut nécessaire pour préparer les briques et les solives, amener ce matériel et le mettre en oeuvre, creuser les puits, installer les tombes et les mastabas", où l'on enterre le roi. "L'unification de la vallée du Nil, note Gordon Childe, fit naître les mêmes classes nouvelles, les mêmes emplois nouveaux que la révolution urbaine à Sumer. Mais la fonction primitive de ces nouvelles catégories sociales semble avoir été de pourvoir à la conservation de la dépouille royale".

L'Etat se montre vite un gouffre pour l'économie, même s'il en a permis le plein développement, avec les moyens techniques de l'époque. La première forme d'énergie, c'est l'énergie animale, et l'homme, ouvrier ou esclave, porte le poids de ces immenses travaux. Hérodote rapporte que la seule extraction des blocs de pierre pour construire la pyramide de Khéops mobilisa 100 000 hommes travaillant sans interruption dix années durant.

Mais l'Etat, c'est aussi un formidable outil de domination morale. Finies la fierté et la liberté des chasseurs-cueilleurs égaux et dignes. Désormais, la seule ambition que la société cultive, c'est celle de parvenir, de réussir, c'est la promotion sociale. Avec son cortège d'illusions, d'individualisme, de mépris ou de condescendance pour autrui.

Voici une lettre rédigée par un père égyptien à son fils, qui lui conseille de devenir scribe :

"Porte en ton coeur la maîtrise de l'écriture afin d'être à l'abri des dures besognes et de devenir un magistrat hautement considéré. Le scribe est affranchi des tâches manuelles ; c'est lui qui commande... n'as tu pas en main l'écritoire du scribe ? C'est toute la différence entre toi et celui qui manie un aviron.... J'ai vu le forgeron à l'oeuvre devant son foyer avec ses doigts de crocodile. Il puait plus que du frai de poisson. L'ouvrier qui tient un ciseau en endure plus que ceux qui bêchent le sol ; le bois est son champ et le ciseau sa pioche. La nuit, alors qu'il serait libre, il s'efforce plus que le peuvent ses bras ; il laisse sa lampe allumée. Le tailleur de pierre voit dans toute pierre une occasion de travail ; quand la plus grande partie de sa besogne est accomplie, ses bras sont exténués, il est épuisé. Le tisserand dans son atelier est plus mal lûti qu'une femme, ses genoux sont recroquevillés contre son ventre et il ne profite pas de la fraîcheur de l'air. Il lui faut donner un pourboire aux porteurs pour voir de la lumière." (Cité par Gordon Childe).

Engels dira de la civilisation : "Elle a pour âme la cupidité et pour culte la richesse, encore la richesse et toujours la richesse, non pas la richesse de la société, mais celle du piètre individu isolé".

LES CONDITIONS GENERALES DE L'APPARITION DE L'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME ET DE L'ETAT

Pour que la domination de certains hommes sur d'autres se produise et se maintienne de manière durable, il a donc fallu d'abord que la société se sépare en groupes différents. Au début, c'est le seul développement des techniques et de la productivité qui crée ces séparations.

Les conditions de ces séparations ont été obtenues grâce à la révolution néolithique. Mais il n'a pas suffi qu'elles existent pour entraîner automatiquement une hiérarchie entre les groupes, ou une domination d'un groupe sur un autre. Pas plus qu'il n'y avait hiérarchie ou domination entre les chasseurs et les cueilleurs par exemple. Il a à nouveau fallu à ce moment-là des conditions d'abord particulières, comme celles d'une confrontation cultivateurs-pasteurs, qui permet l'invention du servage, ou la guerre qui permet l'invention de l'esclavage.

Au début, on ne fait pas la guerre pour faire des esclaves, mais seulement pour se protéger, ou s'emparer de richesses accumulées. Par contre, une fois inventés, le servage ou l'esclavage n'ont pas forcément les mêmes sources qu'au départ. On a vu par exemple plus haut des cas d'esclaves recrutés dans d'autres circonstances que la guerre.

La classe qui se retrouve en situation de domination, est issue du ou des groupes qui détenaient une richesse supérieure aux autres ; qu'il s'agisse des offrandes faites aux dieux dans le cas des prêtres et de la religion, ou qu'il s'agisse des éleveurs de bétail en comparaison des agriculteurs.

Mais cette situation de supériorité économique ne donne pas naissance automatiquement non plus à une situation de domination et d'exploitation. De telles situations ont existé, on l'a vu, durant des siècles, voire des millénaires.

Il a fallu aussi qu'il s'y ajoute une situation qui prédispose à la domination. Une communauté en situation de détresse par exemple, en raison de conditions climatiques nouvelles qui l'obligent à émigrer.

Mais toutes ces conditions ne seraient encore pas suffisantes, si dans le même temps que s'établit une domination d'un groupe d'hommes par un autre, ne se forge pas un appareil d'Etat, c'est-à-dire une force organisée qui puisse servir de menace et de contrainte pour faire accepter son sort à ceux nouvellement asservis.

On a vu que ce sont les grands prêtres, puis les grands chefs de guerre, qui s'arrogent l'autorité et le pouvoir d'Etat. De chefs momentanés et révocables, ces chefs deviennent réguliers, inamovibles, et leur pouvoir se transmet de manière héréditaire. En même temps, les guerriers qui n'étaient qu'une partie de la population se mettant en armes le temps d'un conflit, deviennent une troupe elle aussi régulière, professionnelle, détachée de la population, et dont c'est maintenant la seule raison d'être.

UN FONCTIONNEMENT DESORMAIS CHAOTIQUE ET CONTRADICTOIRE DE LA SOCIETE

Désormais, le fait que la société soit divisée en classes aux intérêts contraires, situation que l'Etat préserve, au bénéfice de la classe possédante, va faire que tous les développements ultérieurs de l'humanité vont coûter bien plus cher en efforts, en travail, en sueur humaine, et en sang versé.

Ainsi, dans le cas de Sumer, les cités-Etats comme Uruk, Akkad, Babylone, entrent en concurrence les unes contre les autres dès qu'elles se constituent. Tout est sujet de conflit : les pâturages autour de la ville, les conduites d'eau, les circuits commerciaux, les sources

d'approvisionnement, les matières premières. Comme dit Gordon Childe, "la contradiction entre la tendance unitaire de l'économie et le particularisme politique engendra d'interminables lutte dynastiques. (...) Le Maître de chaque cité ambitionnait en effet d'imposer son hégémonie sur ses voisins".

C'est seulement vers 1800 avant JC qu'un roi, Hammourabi, roi de la ville de Babylone, réussit à imposer sa domination sur tous les autres. L'Etat devient alors un Etat national, et fonde un empire aux institutions permanentes et unitaires. Mais il a fallu 2000 ans de guerres interminables et de travail humain gâché pour en arriver là.

Les conflits entre tribus existaient bien entendu du temps des chasseurs-cueilleurs, et sans doute aussi au cours du néolithique. Mais ils occupent de toute évidence une place totalement secondaire dans la vie des hommes. Ils sont tout à fait circonstanciels. L'absence de concurrence dans chaque tribu, dans chaque village, limitait la concurrence entre tribus. Ces hommes nous ont laissé des représentations de chasseurs, ou des représentations de femmes comme signes de fécondité, mais aucune représentation de guerriers.

Quand l'Etat apparaît, la guerre devient un élément essentiel de l'existence sociale. Toute l'histoire écrite en est pleine. Les notions qui allaient avec le travail et le partage collectifs sont remplacées par la recherche du profit au détriment des autres. L'Etat vit de l'exploitation d'une partie des hommes qu'il gouverne. Les propriétaires vivent du travail des paysans sur les terres qu'ils possèdent. Et cela oblige tous les possédants, comme l'Etat lui-même à chercher à être plus fort, plus riche. On est passé d'une vie sans concurrence à une vie avec concurrence. Et on est entré dans un engrenage.

Le résultat en est que l'histoire humaine connaît de véritables hoquets ; elle devient une succession de destructions de civilisations les unes par les autres, et connaît à certains moments même, des reculs profonds, graves, durables, comme le Moyen Age, règne de la guerre par excellence.

MARX, ENGELS, ETUDIANT PARTICULIEREMENT LE PROBLEME DE L'ETAT

On a déjà vu l'enthousiasme d'Engels quand il apprît l'existence de sociétés sans Etat, par l'ouvrage qui venait d'être publié de l'américain Morgan. Morgan, appelait alors "état sauvage" le stade que nous appelons maintenant chasseur-cueilleur, et "barbarie" le néolithique. Engels, militant socialiste et collaborateur de Marx, écrivit à son tour un ouvrage où il apporte d'abord sa propre contribution à cette étude. On y trouve notamment plusieurs études sur les rapports de propriété, l'organisation militaire, et les dialectes à l'époque franque. Puis Engels résume sa compréhension de l'apparition et du rôle de l'Etat dans l'histoire humaine, en 1884, il y a donc plus d'un siècle, alors que les découvertes archéologiques sont encore bien minces et que la préhistoire en est à ses balbutiements.

Partant essentiellement de l'analyse de la naissance de l'Etat à Athènes, à Rome, et chez les Germains, Engels conclut : "L'Etat n'est donc pas un pouvoir imposé du dehors à la société ; il n'est pas davantage "la réalité de l'idée morale", "l'image de la raison" comme le prétend Hegel. Il est bien plutôt un produit de la société à un stade déterminé de son développement ; il est l'aveu que cette société s'empêtre dans une insoluble contradiction avec elle même, s'étant scindée en oppositions inconciliables qu'elle est impuissante à conjurer. Mais pour que les antagonistes, les classes aux intérêts économiques opposés, ne se consomment pas, elles et la

société, en une lutte stérile, le besoin s'impose d'un pouvoir qui, placé en apparence au-dessus de la société, doit estomper le conflit, le maintenir dans les limites de l'ordre ; et ce pouvoir, né de la société, mais qui se place au-dessus d'elle et lui devient de plus en plus étranger, c'est l'Etat."

"L'Etat n'existe donc pas de toute éternité, poursuit Engels. Il y a eu des sociétés qui se sont tirées d'affaire sans lui, qui n'avaient aucune idée de l'Etat et du pouvoir d'Etat. A un certain stade du développement économique, qui était nécessairement lié à la division de la société en classes, cette division fit de l'Etat une nécessité."

Et il conclut : "Nous nous rapprochons maintenant à pas rapides d'un stade de développement de la production dans lequel l'existence de ces classes a non seulement cessé d'être une nécessité, mais devient un obstacle positif à la production. Ces classes tomberont aussi inévitablement qu'elles ont surgi autrefois. L'Etat tombe inévitablement avec elles. La société, qui réorganisera la production sur la base d'une association libre et égalitaire des producteurs, reléguera toute la machine de l'Etat là où sera désormais sa place : au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze." ("L'origine de la famille de la propriété et de l'Etat".)

L'EXPLICATION MATERIALISTE DE L'EVOLUTION DE LA SOCIETE

Les historiens sont prisonniers du monde mental dans lequel ils vivent. On l'a vu avec les regrets de ne pas trouver une place honorable à l'Europe dans l'histoire de la naissance des civilisations. Il ne suffit pas que le colonialisme ait disparu pour que toutes les idées s'éclaircissent vraiment. Nous vivons toujours dans un monde inégal, et ceux qui vivent dans une partie favorisée de ce monde en sont forcément influencés et ont bien du mal à s'affranchir de la nécessité de justifier, directement ou indirectement, cette situation inégale.

Si la civilisation puis l'Etat sont apparus au Moyen-Orient et pas en Europe ou en Amérique, cela n'a rien d'humiliant pour l'homme européen, si tant est que cette notion ait un sens après des millénaires de brassage des populations. L'homme de Mésopotamie n'a rien de différent des autres. Ce sont les conditions géographiques qui ne sont pas les mêmes.

Pour que la civilisation apparaisse, il fallait que l'homme franchisse le pas du travail productif, et pour cela qu'il domestique plantes et bêtes. Or, il y a plusieurs plantes susceptibles d'être domestiquées au Moyen-Orient, le blé, l'orge, le seigle, les lentilles, les pois. Mais il n'y en a qu'une en Amérique du Sud, le maïs, et aucune en Amérique du Nord. Voilà pourquoi le capitalisme du siècle dernier a rencontré des "Peaux-Rouges" encore au stade de chasseurs-cueilleurs. C'est la géographie qui a eu le premier mot.

Ce n'est que lorsque la société commence à diversifier sa production, à l'accroître, et à pouvoir ainsi procéder à des échanges, qu'elle commence à s'affranchir de la géographie. Tant que les hommes sont tributaires du milieu géographique, le développement culturel est lent : chaque nouveau pas nécessite la rencontre d'un besoin, d'une nécessité, et du hasard de la rencontre géographique. On peut éprouver le besoin de lancer son arme plus loin et plus fort qu'à la main, mais on n'a aucune chance d'inventer l'arc tant qu'on ne rencontre pas une région qui peut en fournir les matériaux.

Inversement, on peut finir par tomber sur une région où se trouvent tous les matériaux pour fabriquer un arc. Mais si on est toujours vivants, c'est qu'on a résolu le problème autrement, en inventant le rabattage et la chasse au filet par exemple ; et alors, on aura beau avoir sous les yeux le bois idéal et le matériel idéal pour faire une corde, il n'y a plus la pression du besoin qui pousse à la découverte

Par contre, dès que l'on s'affranchit de la géographie, grâce à la production d'abord et à l'échange ensuite, il y a bien plus de chances de faire coïncider un besoin et sa solution. Parce que la production induit des tâches plus spécialisées et des activités plus variées, parce que l'échange multiplie les chances de rencontre d'une solution.

De plus des solutions qui auparavant étaient souvent éphémères, peuvent devenir durables. Un chasseur qui trouve une mine de bon silex est quand même obligé de l'abandonner lorsque le gibier de la région est épuisé. Tandis qu'un paysan peut rester sur ses terres, et s'approvisionner, par l'échange, de bon silex même distant, pour travailler la terre. Il dispose de stocks de nourriture ou peut déléguer un membre de la tribu.

Ainsi tout se passe comme si la loterie du hasard tourne plus vite maintenant. En même temps, chaque solution trouvée entraîne de nouvelles questions, plus nombreuses donc, et plus fréquentes. La nécessité devient plus fréquente. Solutions plus nombreuses et questions plus fréquentes ont beaucoup plus de chances de se rencontrer.

Voilà pourquoi l'évolution, lente du temps des chasseurs-cueilleurs s'emballe ensuite. L'homme civilisé n'est donc pas plus intelligent que le chasseur-cueilleur, il a simplement plus d'occasions d'exercer son intelligence.

On a là une partie de l'explication à la situation de l'Afrique au moment où débute la colonisation par le monde européen. On y trouve des sociétés sans Etat, certaines comme les M'buti au stade chasseurs-cueilleurs, plusieurs aussi au stade néolithique, d'autres ensuite où l'Etat est à l'état naissant, sous forme d'une bande armée dont la seule activité est la guerre. Ce n'est pas un hasard : l'Afrique est restée relativement isolée des courants d'échange, alors que le bassin méditerranéen au contraire, grâce à la navigation côtière notamment, a été un lieu d'échanges intenses durant des millénaires. Il existait quelques royaumes en Afrique, ils se situaient justement sur des routes de passage de caravanes.

UN MODE DE GOUVERNEMENT A INVENTER

Nous avons vu que, dès sa naissance, l'Etat est l'Etat de la classe dominante : l'Etat des pasteurs qui domine les agriculteurs, l'Etat des hommes libres qui oppriment les esclaves. Au cours de ses 6000 ans d'histoire, l'Etat a pris des formes différentes, selon la manière dont cette classe dominante se partageait le pouvoir.

En Grèce, vers 700 avant JC, les cités Etat n'ont pas encore de fonctionnaires, d'administration ; le trésor est réduit au minimum ; le pouvoir réel est directement aux mains des chefs de la noblesse. Et l'Etat est en fait entre leurs mains. Ce gouvernement de ceux qui s'intitulent eux-mêmes les "meilleurs", par la naissance et par les "qualités", c'est un gouvernement aristocratique. L'inconvénient, c'est que ce fonctionnement relativement ouvert n'est pas de tout repos : jalousies, rancunes, divisent les privilégiés.

Les cités qui ont voulu supprimer cet inconvénient, ont institué un Etat "oligarchique". On fait alors des différences parmi les privilégiés eux-mêmes, en faisant intervenir un ou plusieurs facteurs : on en trouve qui utilisent l'âge, la propriété foncière, la richesse globale, ou la famille de naissance.

Selon l'importance des pouvoirs qui sont attribués à celui qui se trouve à la tête de l'Etat, on change encore sa forme. Les cités ont sans doute commencé par se donner un roi. Cela a été le cas des cités en Grèce. Mais, par la suite, on voit le roi se voir enlever certains pouvoirs, être contrôlé de plus en plus et, finalement, le gouvernement aura évolué, par de simples changements aux sommets, d'un royaume à une république.

Ces différences de forme comptent assez peu pour les opprimés, ouvriers, paysans, esclaves. Mais elles comptent énormément pour les classes possédantes. L'exemple le plus criant est celui d'Athènes. Vers 500 avant JC, Athènes est devenue une démocratie. Aujourd'hui encore, dans les livres scolaires, on parle du "modèle" de démocratie qu'était Athènes. Effectivement, tous les citoyens peuvent prendre part à toutes les discussions et à toutes les décisions politiques.

A un détail près, deux catégories d'hommes ne sont pas considérées comme citoyens : les étrangers, dénommés "métèques", et les "esclaves", qui ne sont même pas considérés comme des hommes.

Monarchie ou République, oligarchique ou aristocratique, démocratique ou tyrannique, l'Etat a inventé toutes ces formes depuis bien longtemps déjà. La démocratie soi-disant inventée par la Révolution française n'est qu'une vieille reprise, empruntée par la bourgeoisie à une aristocratie ou une noblesse vieille de 2000 ans.

Le gouvernement de l'avenir, le gouvernement de tous les hommes sans exception et sans discrimination, est encore à inventer. Mais il ne pourra l'être qu'en commençant par abattre la vieille machine conservatrice qu'est l'Etat.

BIBLIOGRAPHIE

V. Gordon Childe : La naissance de la civilisation
(Gonthier - Médiations 10)

Engels : L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat (Editions sociales)

Richard E. Leakey et Roger Lewin : Les origines de l'homme
(Champs Flammarion 138)

*

Jacques Maquet : Les civilisations noires
(Marabout université 120)

A.Aymard et J. Auboyer : L'Orient et la Grèce antique
(Histoire générale des civilisations, tome 1, PUF)

Science et Vie : Néolithique, la première révolution sociale
(N° 178, mars 1992)

Alain Testart : Les sociétés de chasseurs-cueilleurs
(Pour La Science n° 16, 8/78)

S. et T. Pozorski : Les premières villes du Pérou
(Pour la Science n° 202, 8/94)

C. Levi-Strauss : Tristes Tropiques
(Plon - Terre humaine) ou (10X18 N° 12/13)

Michael Blake : Danse avec les loups
(J'ai lu 2958)

Ashley Montagu : les premiers âges de l'homme
(Marabout université 57)

Dora Jane Hamblin : Les cités primitives
(Editions Time-Life)

E. White et D. M. Brown : Les premiers hommes
(Editions Time-Life)

Catherine Louboutin : Au néolithique, les premiers paysans du monde
(Gallimard Découvertes 98)

Janvier 1995